

**SE TROUVE AUSSI :**

**A PARIS**, chez Joël CHERBULIEZ, 6, Place de l'Oratoire.

**A LYON**, chez F. TRÉPIER, négociant.

**A LAUSANNE**, chez M<sup>me</sup> DURET-CORBAZ, rue St-Pierre.

**A S<sup>te</sup>-CROIX**, chez Richard SCHERZER.

**A VEVEY**, chez M<sup>me</sup> veuve TAPERNOUX.

**On peut se procurer aux mêmes adresses :**

**ÉTUDES SCRIPTURAIRES,**

N° 1. Lettre sur 2 Cor. XIII, 5,	fr. — 15 c.
N° 2. L'Église et les anges,	— 15
N° 3. Le Vieux Prophète et Coup-d'œil sur Ju- ges XX,	— 20
N° 4. L'Année sabbatique et le Jubilé,	— 30
N° 5. L'Appel de Dieu.	— 30
N° 6. Penser et marcher.	— 15
N° 7. Les Saints selon la Parole. Pécher et ne pas pécher, etc.	— 25



**ÉTUDES  
SCRIPTURAIRES.**

N° 8. — 24 JUIN 1852. — PRIX : 30 c.

1. **CONSIDÉRATIONS SUR LA VIE ET LES TEMPS  
D'ÉZÉCHIAS.**
2. **FAIRE ET NE PAS NAIRE.**
3. **MARC XII, 1-12.**



**GENÈVE,**

**GEORGES KAUFMANN, LIBRAIRE.**

**1852.**





tous ses efforts sont inutiles, et celui qui y persiste se trouvera à la fin en différend avec Dieu. Et ce différend entre Dieu et l'homme ne peut être réglé ici-bas que d'une seule manière : il faut que l'homme devienne le récipient et le débiteur, sinon il demeure toujours éloigné de Dieu.

C'est essentiellement du second des extrêmes, ci-dessus mentionnés, que je compte m'occuper dans cet écrit. Un service inopportun ou défectueux, parce qu'il n'est pas le résultat direct de notre communion avec le Seigneur, mis en contraste avec le service découlant de cette communion, tel est le sujet que je me propose surtout de développer — sujet sur lequel la vie et le temps d'Ézéchias me fournira bien des lumières.

Il y a trois rois de Juda, dont les règnes sont rapprochés et réunis par le Saint-Esprit en tête des livres de trois prophètes. Ésaïe, Osée et Michée prononcèrent leurs charges prophétiques, « aux jours de Jotham, Achaz et Ézéchias, rois de Juda. » Ce rapprochement indique, je pense, des relations morales entre ces trois règnes, sur lesquels je dirai quelques mots.

Le temple de Jérusalem était le grand centre ou le point de ralliement de l'ancien peuple d'Israël; les affections de tout véritable Israélite étaient liées à ce saint édifice; et quant aux rois de Juda leurs actes relativement au temple donnent toujours la mesure de leur caractère. Parmi ces rois, chacun de ceux auxquels ce beau témoignage pouvait être rendu : « Il fit ce qui est droit devant l'Éternel, » avait, en général, à cœur le temple et le culte du Dieu d'Israël; tandis que chacun de ceux dont il est écrit : « Il fit ce qui est déplaisant devant l'Éternel, » se

toute position où l'on a du zèle pour Dieu, mais sans connaissance (Rom. x, 2), a des dangers; nous devons croître dans la connaissance (Col. i, 10; 2 Pierre, iii, 18), et je demande à Dieu qu'il veuille bien, dans sa bonté et par son Esprit, faire servir ces lignes à avancer quelques-uns dans la connaissance de la vérité, quant aux choses auxquelles elles se rapportent.

*Steven van MUYDEN.*



torités actuelles ont été positivement ordonnées de Dieu.

Mais, objectera-t-on, l'empire romain, quelle qu'ait été sa légitimité au commencement, ne peut avoir joui de cette légitimité que jusqu'au moment où Dieu a lui-même repris ses droits sur ce monde, en envoyant son Fils prendre possession de la vigne. C'est vrai, et c'est effectivement ainsi que nous rentrons dans l'application de la parabole. Évidemment, dès le moment où Pilate a livré Jésus pour être crucifié, son autorité, de légitime qu'elle était auparavant, est devenue illégitime, et celle de tous les successeurs de l'empereur Tibère est demeurée illégitime *en elle-même*, et au point de vue de ceux qui exercent l'autorité; et c'est à ce point de vue que Dieu leur en demandera compte, car il fera périr les vigneron, et donnera la vigne à d'autres.

Mais il en est autrement à notre point de vue, au point de vue de l'Église. Pour ceux qui aiment Dieu, toutes choses opèrent ensemble *en bien* (Rom viii, 28), et le magistrat est serviteur de Dieu *pour leur bien* (Rom xiii, 4). Ils savent que tout ce qui leur arrive, toutes les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés et, en particulier, les autorités sous lesquelles ils vivent, *viennent de Dieu* (1 Cor xi, 12; 2 Cor. v, 18), et ils lui en rendent grâce. Ils lui rendent grâce, en particulier, de les avoir placés sous l'autorité de magistrats qui ne sont pas la terreur des bonnes œuvres, mais des mauvaises (Rom. xiii, 3), et ils leur sont soumis non-seulement à cause de la colère, mais aussi à cause de la conscience (Rom. xiii, 5).

Ce sont là des choses que toute âme pieuse sent, lors même qu'elle ne les comprendrait pas; mais

signalait par l'abandon de la maison de Dieu et l'idolâtrie.

Jotham, roi de Juda, occupa une position intermédiaire entre ces deux catégories de rois; il n'était pas un idolâtre, et cependant la maison de l'Éternel n'avait pas, dans ses pensées, la place dont elle était digne. Il est écrit « qu'il n'entra pas, comme son père, au temple de l'Éternel, » aussi peut-on dire de lui, qu'il commença son œuvre *en dehors du sanctuaire*. Il sortit sur les montagnes pour y bâtir de grands édifices, avant d'être entré dans le sanctuaire pour y adorer; — on le voit sur le champ de bataille avant de l'avoir vu à l'autel; — il recherche des architectes et des hommes de guerre, avant de rechercher les sacrificateurs, les ministres du sanctuaire, et cela affecte ou corrompt tous ses autres actes. Il fit, il est vrai, beaucoup de choses — « il bâtit des villes, des châteaux et des tours » — il alla même jusqu'à « bâtir la plus haute porte de la maison de l'Éternel » — bien plus, il est dit de lui « qu'il avait dirigé ses voies devant l'Éternel, son Dieu. » Eh bien! malgré tout cela, il y a un « mais » ou « néanmoins » « le peuple se corrompait encore » — « les hauts lieux ne furent point ôtés; le peuple sacrifiait encore et faisait des encensements dans les hauts lieux, » (comp. 2 Rois xv. 35 et 2 Chron. xxvii, 2). C'est là, pour nous, une leçon qui devrait nous enseigner à veiller avec le plus grand soin sur l'état de nos cœurs, de peur qu'il n'arrive que même nos services — nos vrais et raisonnables services ne viennent se placer entre nos âmes et la personne de Christ. Nous devrions souvent nous retirer dans la solitude pour passer au crible de la Parole les motifs de nos diverses œuvres — de nos prédications, de nos publications,

de nos correspondances, de nos visites etc. Quoi que nous fassions, nous devrions nous asseoir pour nous juger nous-mêmes quant à nos intentions secrètes dans toutes ces choses. Quand le Seigneur viendra, « il manifestera » non pas seulement l'œuvre de nos mains, mais « les conseils des cœurs. » — Pensée des plus solennelles! — Alors combien d'actes éclatants de service, combien de sermons éloquents, combien de livres bien écrits, combien de visites faites avec ostentation — seront plongés dans l'éternel oubli; ou, s'ils sont rappelés, n'auront d'autre effet que de charger la conscience et d'aggraver la condamnation de l'âme égarée qui, peut-être, s'était mise à l'œuvre sans avoir connu par expérience cette loi fondamentale de la maison de Dieu, savoir que vis-à-vis du Seigneur *tout homme doit être un mendiant*. En d'autres termes, je parle de celui qui, dans toutes ses paroles et ses actes, n'a jamais eu d'objet plus élevé que le *moi*.

Quant à Achaz, nous nous bornerons à dire qu'il était ouvertement opposé à Dieu et à sa vérité. Il négligea le temple — il en ferma les portes — il en éteignit les lampes — il en brisa tous les vaisseaux et dressa des autels idolâtres dans tous les coins de Jérusalem. Bien plus, étant allé à Damas au devant du roi d'Assyrie, il vit là un autel dont il envoya le modèle à Urie, le sacrificateur, qui en fit un tout semblable à Jérusalem, à la place du véritable autel qu'il fit reculer. En un mot il bouleversa totalement l'ordre divin du culte. « C'était toujours le roi Achaz. » — De quelque manière que nous considérions l'histoire de ce méchant homme, elle abonde pour nous en avertissements bien sérieux; et tout particulièrement quand nous l'envisageons comme successeur

de l'héritage; leur autorité est donc une autorité usurpatrice, et toutes les autorités qui leur ont succédé, quelles qu'elles soient, sont demeurées dans la même position; le temps y a d'autant moins apporté de changement que nous savons que l'empire romain, évanoui pour un temps, reprendra vie; en tout cas, si les autorités actuelles repoussent leur origine romaine, il ne leur reste plus, dans la Parole de Dieu, aucun fondement quelconque. L'enfant de Dieu mettra donc chaque chose à sa place, et donnera à chacune son nom.

En tirera-t-il la conséquence qu'il ne doit pas reconnaître ces autorités, pas s'y soumettre? — Il le pourrait, si Dieu n'avait eu soin de nous donner d'autres directions dans sa Parole: « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle; car il n'y a pas d'autorité si ce n'est de par Dieu, et les autorités qui existent ont été ordonnées de Dieu, de sorte que celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordonnance de Dieu. Le magistrat est le serviteur de Dieu, le ministre de Dieu » (Rom. xiii, 1, 2, 4, 6).

Mais comment concilier cela avec ce que nous avons dit ci-dessus, que les autorités qui existent sont illégitimes? — Cela n'est pas très-difficile.

Toute autorité qui existe est ordonnée de Dieu, non-seulement dans le sens dans lequel il est dit qu'un seul passereau ne tombe pas à terre sans la volonté de Dieu (Matth. x, 29), mais aussi dans un sens plus positif, puisque toutes les autorités qui existent actuellement ont part au pouvoir que Dieu a expressément accordé à Nébuchadnetzar, et qui, des Chaldéens, a passé aux Mèdes et aux Perses, puis aux Grecs, puis aux Romains; en ce sens toutes les au-

celle d'Israël, en ce que notre patrie est céleste et non terrestre, cependant notre responsabilité est la même quant aux fruits que nous avons à produire. Dans l'Église aussi, Dieu a fait tout ce qui était nécessaire pour qu'elle produisît du fruit; dans l'Église aussi, il a établi au commencement des cultivateurs, c'est-à-dire des apôtres, des surveillants, des serviteurs (Jean, xxi, 15-17; Act. xx, 28; 1 Cor. iv, 1-4; xii, 28; 1 Tim. iii, 5; 1 Pierre v, 2); mais bientôt aussi, quand il a envoyé des esclaves pour demander du fruit, ceux qui aimaient à être les premiers ne les ont par reçus (3 Jean 9, 10), et à Pergame, Antipas a été mis à mort (Ap. ii, 13). On s'est amassé des docteurs selon ses propres désirs (2 Tim. iv, 3). Des personnes qui n'avaient aucune vocation de Dieu se sont aussi assises, pour ainsi dire, dans la chaire des apôtres, et ont même méconnu l'autorité du Fils unique et bien-aimé du Père pour dominer eux-mêmes sur les héritages (1 Pierre, v, 3). Tout cet ensemble ne tardera pas à être vomé de la bouche du Seigneur (Ap. iii, 16). En attendant, l'enfant de Dieu qui a un peu de discernement spirituel, reconnaîtra ces personnes, dans quelque position qu'elles se trouvent, à leurs fruits (Matth. vii, 16, 20), et il refusera de reconnaître leur autorité avec le même soin qu'il mettra à reconnaître celle du vrai Chef de l'Église et à lui obéir.

Dans *l'ordre politique*, l'application de la parabole est plus frappante encore. Ponce Pilate, qui a livré Jésus, était à Jérusalem le représentant de l'empereur romain, et, quoiqu'il se soit lavé les mains, il n'en est pas moins, devant Dieu, ainsi que celui qu'il représentait, moralement responsable de la mort de l'héritier du royaume. Ils l'ont tué pour s'emparer

de Jotham. Ah! si nos cœurs ne sont pas, avant tout, dévoués au service du sanctuaire — si nous n'apprécions et ne cultivons pas la communion secrète avec Dieu — si l'œuvre *du dedans* ne marche pas du même pas que l'œuvre *du dehors* — si nous lisons et enseignons plus que nous ne prions — si nous agissons plutôt en vue de l'homme qu'en vue de Dieu, nous pouvons être assurés que nous allons au devant de quelque grande chute. La seule chose qui peut nous garder dans un esprit de service vraiment fidèle, c'est la communion, et si nous la négligeons, tout va mal. Ainsi, en considérant ces deux règnes comme moralement liés entr'eux, l'apostasie ouverte d'Achaz n'est, après tout, que ce que nous pouvions attendre comme conséquence du service défectueux de Jotham. Si nous nous occupons à bâtir sur les collines, tout en négligeant la maison de Dieu, on nous verra bientôt abandonner le vrai culte du Seigneur, et nous laisser aller à l'idolâtrie. C'est bien le cas de demander, à quoi servent « des châteaux et des tours, » tandis que les portes du temple de Jéhovah sont fermées? ou des victoires sur les Ammonites, tandis que la lampe de Dieu n'éclaire plus le lieu saint? Ah! tout cela ne sert de rien et ne durera guère; tout cela fera bientôt place aux actes beaucoup plus décidés d'un Achaz, qui ne peut pas demeurer dans une position de juste milieu.

De ce qui précède nous pouvons tirer d'utiles enseignements : nous y apprenons, en particulier, que la communion *avec* Dieu doit toujours primer le service *pour* Dieu — que la communion *intime* avec Dieu ne doit jamais être entravée ou remplacée par des occupations *publiques*, même pour des œuvres de piété. Il n'y a que trop de gens aisément disposés à

accomplir des actes éclatants, par lesquels ils ont l'air de servir Dieu, et qui se montrent fort peu empressés à rechercher la communion individuelle avec Dieu. Rappelons-nous donc bien que, si nos cœurs ne rendent pas pleinement hommage à Dieu, quoi que nous fassions de nos *mains* en fait de service extérieur, ou de notre *intelligence* en fait d'enseignement, le fondement sur lequel tout cela repose n'en est pas moins incontestablement ruineux, et que tout l'édifice ne tardera pas à crouler. Et plus cet édifice sera élevé ou apparent, plus grande sera la chute, plus lamentable la désolation. — Je suis convaincu que ces choses devraient attirer la plus sérieuse attention des chrétiens de profession, dans un temps comme le nôtre, où les *manifestations extérieures* sont si multipliées, et où l'on connaît si peu l'efficace vitale de la vie divine dans l'âme — dans un temps signalé par tant de prédications, par tant d'écrits — hélas! et par si peu de vie — par tant de produits de la *tête* et des *mains*, et par si peu qui viennent du cœur et des affections — par tant de choses pour les yeux des hommes, et si peu pour les yeux de Dieu. Nous ne devrions pas cesser de crier à Dieu, pour lui demander de la force et encore de la force; oui, de la force spirituelle, — sans laquelle toutes nos œuvres ne sont que pure vanité.

Revenons à Ézéchias, dont l'histoire nous présentera plus de sujets d'encouragement et de joie que celle de ses deux prédécesseurs sur le trône de Juda. Il est écrit de lui, que « la première année de son règne, au premier mois, il ouvrit les portes de la maison de l'Éternel et les répara, » C'était là un heureux commencement de son règne, — un gage réjouissant de ce que devait être le reste de sa carrière. Celui

l'héritage sera à nous! Et, l'ayant tué, ils le jettent hors de la vigne. » Le souverain sacrificateur, avec tous les principaux sacrificateurs et tout le conseil, exerçant l'autorité religieuse, s'unissent avec Pilate, exerçant l'autorité politique, pour mettre à mort celui dont ils ne veulent pas qu'il règne sur eux (Luc, xix, 14); et ils le crucifient hors de la ville.

« Que fera donc le maître de la vigne? — Il ira et fera périr les cultivateurs, et donnera la vigne à d'autres. » Il a déjà fait périr ceux qui ont mis à mort son Fils; et bientôt, quand le pays sera rentré sous la domination de l'empire romain ressuscité, et sera de nouveau habité par les descendants de ceux qui l'habitaient lorsque son Fils a été rejeté; quand ils auront de nouveau, semblables à leurs pères, tué les serviteurs qu'Il leur enverra, et se seront réjouis de leur mort (Ap. xi, 7-10), Il fera encore périr ces cultivateurs (Ap. xi, 13); enfin Il vendangera lui-même la vigne de cette terre dont les vigneronniers lui ont refusé la vendange, mais ce sera pour jeter cette vendange dans la grande cuve du courroux de Dieu; et elle sera aussi foulée hors de la ville (Ap. xiv, 17-20). Puis, quand la vigne aura été nettoyée et purifiée (Ap. xix, 19-21; Éz. xxxix, 1-16), elle sera donnée à d'autres, aux fils du royaume qui produiront du fruit, un grain 30, un autre 60, un autre 100 (Matth. xiii, 38, 8, 23; xxi, 41, 43), et Jésus pourra boire alors avec les siens du nouveau produit de la vigne dans le royaume de son Père (Matth. xxvi, 29).

Voilà l'explication de la parabole, imparfaite et defectueuse sans doute, mais cependant, je crois, vraie quant aux traits principaux. Passons maintenant à quelques *applications*.

Quoique la position de l'Église soit différente de

retirées de dessus son peuple. Il avait permis à quelques-uns des siens de rentrer dans ce pays dont il les avait chassés, et d'y reconstruire le temple et la ville, quoique sous la domination étrangère; il les avait encouragés et avertis par ses prophètes, mais ils avaient encore repoussé ces avertissements, et enfin d'un côté, les Romains, la quatrième des monarchies à qui Dieu avait donné la domination du monde, s'étaient emparés du pays, et, d'un autre côté, après une série de bouleversements et de violences, les scribes et les pharisiens s'étaient assis dans la chaire de Moïse (Matth. xxiii, 2), et se posaient ainsi comme cultivateurs de la vigne.

C'est dans ces circonstances, le pays étant habité par quelques réchappés de la captivité de Babylone et de toutes les calamités qui l'avaient suivie, et gouverné sous la domination romaine par quelques scribes et pharisiens, que Jean-Baptiste annonce que le royaume des cieux est proche, que le Roi lui-même paraît, et que, après avoir pendant quelque temps préparé l'inauguration de son règne, il entre enfin comme roi, au moins pour tous ceux qui voulaient le recevoir comme tel (Matth. xi, 14), dans Jérusalem, la ville du grand Roi (Matth. v, 35) et purifie le temple de Dieu son Père (Matth. xxi, 12; Luc ii, 49).

Le moment était donc venu pour les cultivateurs de recevoir le fils du propriétaire de la vigne, et de lui en apporter le fruit. Mais, au lieu de reconnaître son autorité, ils lui demandent d'où elle lui vient? Puis, ayant cependant quelque discernement, ils lui envoient des Hérodiens pour le surprendre et lui demander, s'il est *permis* de payer le tribut à César. Enfin reconnaissant en lui l'héritier, ils disent entre eux : « Celui-ci est l'héritier, venez, tuons-le, et

qui commence ainsi avec Dieu, est sûr d'arriver tôt ou tard au but. Le long du chemin il peut rencontrer des difficultés, des tentations, des douleurs, des temps de doute et d'obscurité; il peut faire des chutes, qui lui apprennent à connaître toute sa faiblesse; néanmoins, en définitive, l'issue prouvera que celui qui commence la course dans le sanctuaire la terminera dans la gloire. « Ceux qui sont plantés dans la maison de l'Éternel fleuriront dans les parvis de notre Dieu. » (Ps. xcii, 13). C'est là ce que, par grâce, Ézéchias semble avoir expérimenté; nous le trouvons, tout d'abord, commençant par le bon bout, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Il ne sort pas sur les montagnes pour y bâtir, mais il procède immédiatement à l'œuvre d'une réformation radicale. Il donne charge aux Lévites d'entrer dans l'intérieur de la maison de l'Éternel, et d'en jeter hors toutes les choses souillées; et ayant ainsi rendu à Dieu un sanctuaire approprié à sa sainteté, il est bien persuadé que, une fois ce devoir accompli, tout le reste suivra de soi-même. Et ici encore Ézéchias nous donne une importante leçon. Dans les expériences et les voies d'un chrétien, tout dépend de la place que Dieu occupe en son cœur; en d'autres termes, il existe une relation morale des plus intimes entre l'idée que nous nous faisons de Dieu et notre conduite. Si nos pensées au sujet de Dieu sont rabaisées, la règle de notre marche chrétienne sera également rabaisée; si, au contraire, elles sont élevées, il en résultera une marche en rapport avec elles. Ainsi, quand, au pied du mont Horeb, les Israélites « changèrent leur gloire en la figure d'un bœuf qui mange l'herbe, » voici le jugement de l'Éternel sur leur état : « Ton peuple, dit-il à Moïse, s'est corrompu. » Remarquez

cette expression : « *il s'est corrompu*, » Ils ne pouvaient faire autrement que se corrompre, dès l'instant que leurs pensées sur la dignité et la grandeur de Dieu étaient ravalées à tel point qu'ils en vinssent, ne fût-ce que pour un moment, à s'imaginer que Dieu était semblable à « un bœuf qui broute l'herbe. »

L'enseignement que nous présente le premier chapitre de l'Épître aux Romains est tout à fait analogue à ce que nous venons de dire. Là, l'Apôtre, parlant par le Saint-Esprit, nous fait voir la cause de toutes les abominations des Gentils dans ce seul fait, « qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié *comme Dieu*. » Ainsi eux aussi « se sont corrompus. » C'est là un principe d'une immense influence pratique. Nous ne pouvons rabaisser Dieu sans nous rabaisser nous-mêmes. — C'est ici, me semble-t-il, tout autre chose qu'une simple question de doctrine; c'est un principe qui, bien supérieur à toutes les vues purement systématiques de la vérité, nous fait sonder les plus profonds replis de notre âme, pour apprendre, comme sous les regards pénétrants du Dieu jaloux, quelle est la valeur des pensées que chacun de nous, chaque jour et à chaque heure, se forme de ce Dieu grand et saint. Et ce n'est pas ici une face peu importante de la vérité, que nous puissions impunément laisser de côté; si nous la négligeons, il n'en faut pas davantage pour expliquer, en grande partie, notre pauvre marche et notre peu de vie. Dieu n'est pas suffisamment exalté dans nos pensées — Il n'occupe pas la première place dans nos affections — Nous ne vivons pas assez dans l'atmosphère de sa divine bienveillance et de sa fidélité — Notre état d'esprit, nos expériences, nos services,

Nous voici donc revenus au moment où cette parabole a été prononcée.

Jéhovah avait, dans sa bonté et par sa puissance, délivré son peuple de l'esclavage d'Égypte, et l'avait introduit dans ce bon pays, ce pays découlant de lait et de miel, qu'il avait promis à Abraham leur père et, après les avoir encore à plusieurs reprises délivrés, par des Juges, de leurs ennemis qui les avaient subjugués pour les punir de leur infidélité, il avait enfin commencé, par ses prophètes, à leur demander du fruit de cette vigne dans laquelle il les avait plantés.

Quoique cette terre fût sa propriété (Lév. xxv, 23), et que lui seul fût le roi de son peuple (1 Sam. viii, 7), il avait acquiescé à leur désir de faire comme les autres nations, et leur avait donné un roi pris d'entre eux. Mais bientôt cette royauté aussi n'avait pas répondu à sa mission. Et Saül, cet homme selon la chair, et David, cet homme selon le cœur de Dieu, et Salomon, ce roi de justice et de paix, avaient été plus ou moins sourds aux paroles que Dieu leur avait adressées par ses prophètes; le royaume avait été déchiré, et soit les rois d'Israël, soit même ceux de Juda, étaient, malgré les avertissements et les menaces réitérées des prophètes, tombés dans un tel état de désobéissance et d'idolâtrie, que la patience de Dieu avait été épuisée, et qu'il avait envoyé en captivité et les hommes d'Israël, et même ceux de Juda, en sorte qu'on n'avait laissé que quelques-uns des plus pauvres du pays pour être vigneron et laboureur (2 Rois, xxv, 12).

Mais, quoique Dieu eût ainsi retiré sa gloire du temple et de la ville de Jérusalem (Éz. ix, 10, 11), et qu'il eût donné l'empire du monde aux nations (Dan. ii, 37, 38), sa bonté et sa protection ne s'étaient pas

empereurs romains, les sacrificateurs et les anciens.

Puis le propriétaire de la vigne *s'en est allé au loin*, afin de laisser aux cultivateurs l'occasion de montrer comment ils cultiveraient la vigne, et à la vigne le temps de produire du fruit; ou en d'autres termes, Dieu a laissé son peuple et ses conducteurs pendant quelque temps sous leur propre responsabilité.

*La saison* est le moment où il a pensé que l'on pouvait éprouver comment les cultivateurs avaient cultivé, et voir quel fruit la vigne avait produit.

*Les esclaves* qu'il a envoyés auprès des cultivateurs, afin de recevoir d'eux du fruit de la vigne, sont les prophètes depuis Samuel (Act. iii, 24, xiii, 20; 1 Chr. xxix, 29), jusqu'à Jean-Baptiste (Matth. xi, 9-13). Aussi se sont-ils essentiellement adressés aux rois et à ceux qui avaient quelque autorité; à l'appui de cela, il suffit de mentionner Samuel, Nathan, Ahija, Élie, Élisée, Ésaïe, Jérémie, et même Jean-Baptiste (Matth. iii, 7-9).

Ce que la parole de Dieu nous raconte de ces prophètes nous montre comment ils ont été *déchirés de verges*, comment on leur a *jeté des pierres et meurtri la tête*, comment on les a *renvoyés couverts d'opprobre*, et comment on les a *tués* (Matth. xxiii, 29-36); et tous ont été *renvoyés à vide* (És. v, 2; Jér. ii, 21; Os. x, 1).

Le *Fils unique* enfin, le *bien-aimé*, c'est ce Jésus que l'ancien Testament nous indique déjà plusieurs fois par ces termes (Gen. xxii; Ps. xxii, 20; xxxv, 17; És. v, 1), et que le nouveau Testament appelle expressément le *Fils unique du Père*, (Jean, i, 14, 18; iii, 16, 18; 1 Jean iv, 9), le *Bien-aimé* (Matth. iii, 17; xii, 18; xvii, 5; Marc i, 11; ix, 7; Luc, ix, 35; Éph. i, 6).

nos luttes, nos peines, nos infirmités ne parviennent que trop souvent à se placer entre nos âmes et Dieu, et à obscurcir la sanctifiante clarté de sa face. Or toutes les fois que nous nous laissons préoccupés par nos intérêts propres, toutes les fois que nos propres affaires ou circonstances agissent sur nous, de manière à troubler notre paix, et à entraver la confiance de nos cœurs en l'amour qui nous a rachetés, et en l'éternelle efficace de l'œuvre de l'expiation, nous sommes sur une pente qui conduit aisément à la pauvre religion et au légalisme naturels à l'homme, ou à une mondanité décidée et à une marche moralement mauvaise.

Ce courant de pensées m'a été suggéré par le premier acte du roi Ézéchias, qui posa un bon fondement — qui agit dans l'esprit du précepte que le Seigneur Jésus devait donner plus tard à ses disciples : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par dessus. » Il sentait que la maison de Dieu devait avoir le pas sur des fortifications et des constructions de châteaux et de villes; il ne pouvait pas supporter la pensée de demeurer dans une maison lambrissée, tandis que le temple de l'Éternel était encore négligé et souillé: c'est pourquoi il entra, pour ainsi dire, tout droit dans l'intérieur du sanctuaire, et c'est de là qu'il partit pour travailler au dehors. Arrêtons-nous un moment ici, afin de considérer le contraste qui existe entre l'ordre du service selon l'homme et l'ordre du service selon Dieu. L'homme dit : Commencez *au dehors*, puis travaillez *au dedans*. L'Écriture dit : Commencez *au dedans*, puis travaillez *au dehors*. L'homme dit : Sortez sur les montagnes et bâtissez-y des châteaux et des tours,

venez ensuite dans le sanctuaire, en vertu de ce que vous avez fait, et mettez-y toutes choses en ordre. L'Écriture dit : Entrez d'abord dans la maison de Dieu, et, de là, travaillez au dehors, faisant une chose après l'autre, jusqu'à ce que vous vous trouviez en état de construire des forteresses, si vous y êtes appelé. En un mot, l'homme dit : Travaillez pour avoir la vie ; l'Écriture dit : Travaillez parce que vous avez la vie. L'homme dit : *Faites et vivez* ; Dieu dit : *Vivez et faites*. Contraste bienheureux pour le pauvre pécheur, qui sent que la voie de Dieu peut seule répondre à ses besoins.

Mais pour revenir à notre sujet, nous trouvons, il me semble, un ordre selon Dieu dans tous les actes d'Ézéchias, dans tous ceux, au moins, qui ont rapport à la réformation du peuple. On peut dire de lui, que, sauf dans l'affaire des ambassadeurs du roi de Babylone, toutes ses œuvres sont commencées, continuées et achevées en Dieu. Il résolut de célébrer la pâque à l'Éternel, et d'agir en cela d'après la largeur des principes mêmes de Dieu relativement à tout Israël. Ses idées sur cette grande fête ou sur l'efficace du sang de purification, n'étaient pas égoïstes : elles ne s'arrêtaient pas aux étroites limites de Juda ou de Jérusalem : non, car il avait ordonné aux sacrificateurs d'offrir un holocauste et un sacrifice pour le péché, POUR TOUT ISRAËL (2 Chron. xxix, 24). Sans doute, Israël était tombé dans une affreuse apostasie, il était plongé dans la plus grossière idolâtrie ; eh bien ! il n'en était pas moins vrai que le sang, qui pouvait purifier Juda, pouvait aussi purifier Israël, et que l'un et l'autre en avaient également besoin. De même, ne pouvons-nous pas dire que toute âme vraiment enseignée de Dieu aura toujours aussi cette

ses, et qui t'a donné cette autorité que tu fasses ces choses ? » Jésus leur avait demandé à son tour : « Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ? » Ils avaient répondu : « Nous ne savons. » Et Jésus leur avait répliqué : « Et moi je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses. » — C'est alors qu'il se mit à leur dire en paraboles : « Un homme planta une vigne » etc.

Je pense que les principaux termes de cette parabole peuvent être expliqués de la manière suivante, sans que je veuille cependant exclure toute autre explication :

*L'homme* qui plante la vigne, c'est Dieu (Es. v, 7).

*La vigne* comprend deux choses, le terrain et les ceps qui y sont plantés.

Le terrain, c'est la terre de Canaan ou la Palestine (Ps. lxxx, 8, 9 ; És. v, 7).

Les ceps sont les hommes d'Israël (Es. v, 7 ; Jean, xv, 1).

*La haie, le pressoir et la tour* nous montrent que le propriétaire de la vigne n'a rien négligé pour lui faire produire du fruit (Es. v, 4). Il l'a garantie contre l'invasion des passants et des bêtes sauvages (Ps. lxxx, 13 ; Cant. ii, 15 ; És. v, 2, 5). Il a fait les arrangements nécessaires pour qu'on puisse en recueillir du fruit (Es. v, 2). Il y a établi des moyens d'habitation, de surveillance et de défense (Ps. lxi, 3 ; Prov. xviii 10 ; És. v, 2).

Il l'a ensuite affermée à *des cultivateurs*, pour qu'elle reçoive les soins nécessaires, et produise du fruit. Ces cultivateurs sont tous ceux que Dieu a établis pour conducteurs ou pasteurs d'Israël en Palestine, comme Josué, les Juges, les rois, les gouverneurs des rois de Chaldée et de Perse, et même des

nous ferions plus d'honneur au modèle et au précepteur.

« Mon cœur me dit DE TA PART : Cherchez ma face. Je chercherai ta face, ô Éternel! » « Quel autre ai-je au ciel? Or je n'ai pris plaisir, sur la terre, EN RIEN QU'EN TOI SEUL. »

*Sully, le 31 Mai 1852.*

J.-B. ROSSIER.

---

—•••—  
**Marc xii, 1-12.**  
 —•••—

Pour comprendre cette parabole, il est bon de considérer d'abord à quel moment Jésus la prononça, et à qui il l'adressa.

Il avait fait son entrée solennelle à Jérusalem aux cris de « Hosanna, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne qui vient au nom du Seigneur, le règne de David notre père! Hosanna dans les lieux très-hauts! »

Le lendemain il avait jugé le figuier stérile, et avait chassé du lieu sacré ceux qui y vendaient et achetaient, en leur disant : « Ma maison sera appelée une maison de prière, mais vous en avez fait une caverne de brigands! »

Le troisième jour enfin, comme il se promenait dans le lieu sacré, les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens s'étaient approchés de lui, et lui avaient dit : « Par quelle autorité fais-tu ces cho-

largeur de pensées au sujet de toute la famille de Dieu? La Parole ne connaît pas de sections dans le corps de Christ; si vous ne pensez pas à tout le corps, au fond vous ne pensez donc à rien. Toute vérité à ce sujet, pour être complète, doit être considérée comme portant sur tout le corps : que ce soit la rédemption à laquelle nous avons part, le ministère par lequel nous sommes entretenus, ou l'espérance qui nous anime, tout doit être considéré en relation avec le corps tout entier. « Tous mes membres ont été écrits dans ton livre<sup>1</sup>. » « Il garde tous ses os, pas un d'eux n'est brisé.

C'est cette largeur de cœur et de vues, embrassant tout Israël, qui met le roi Ézéchias à même d'envoyer ce touchant message, par tout Israël et Juda : « Enfants d'Israël! retournez à l'Éternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël; et Il se retournera vers le reste d'entre vous, qui est échappé des mains des rois d'Assyrie » (xxx, 6). Ce message respire, à la fois, de la puissance morale et de l'intelligence spirituelle; il nous apparaît comme provenant du sanctuaire — ou comme procédant d'un homme qui, en quelque mesure, a compris la largeur des pensées de Dieu. C'est, en effet, selon le conseil de Dieu, qu'Israël et Juda foulent ensemble les parvis terrestres et soient placés sous l'efficace du même sacrifice. Josaphat avait fait alliance avec Achab pour faire la guerre (2 Chron. xviii). Cette alliance, nous le savons, était décidément mauvaise. Le but en était pourtant bon, car elle avait pour objet de repren-

<sup>1</sup>. C'est ainsi que la Bible anglaise traduit la seconde phrase de Ps. cxxxix, 16. Il faut pourtant dire que le mot *membres* ne se trouve pas dans l'original. (Trad.)

dre Ramoth de Galaad, une des villes de refuge, qui était tombée sous la puissance du roi de Syrie. Délivrer cette ville des mains de l'ennemi devait, aux yeux de Josaphat, paraître une chose fort désirable, propre à justifier son alliance avec Achab. Néanmoins, tout cela était mauvais. La base de leur union était mauvaise ; car cette union n'était pas fondée « sur le sang de l'Agneau ; » aussi, malgré le but religieux et bon en soi, qu'elle avait en vue, Dieu ne pouvait l'approuver, et elle devint pour Josaphat la source de bien des douleurs.

Il n'en est nullement de même dans le cas du pieux Ézéchias. S'il a à cœur de réunir Israël et Juda, ce n'est pas pour recouvrer une ville de refuge — ce n'est pas même pour un but religieux. Non — mais il cherche à rassembler leurs tribus dispersées, autour du seul autel à Jérusalem, la ville « à laquelle montent les tribus. » Il élève un centre d'unité, autour duquel tout Israélite pouvait se rallier, parce qu'il était Israélite, — mais qui n'avait aucun attrait pour ceux dont les cœurs étaient incircis.

Et ici, disons-le en passant : il est essentiel de comprendre, que l'union chrétienne exige, tout aussi formellement, l'exclusion de ceux dont la profession et la vie prouvent qu'ils sont du monde, que l'admission de ceux qui sont de Dieu, quelque faibles et chancelants qu'ils puissent être. La reconnaissance de ce principe préserverait les chrétiens de deux extrêmes, savoir : d'un côté, un esprit latitudinaire, et d'un autre, un esprit de secte. Nous ne devons ni recevoir, ni reconnaître comme frères ceux dont toute la conduite manifeste l'affection de la chair et la mondanité, et, d'une autre part, malheur à nous, si nous

pour cela. Son bonheur était de se tenir tout près de son Maître. Le Seigneur, de son côté, sachant combien ce fidèle disciple comptait sur son amour, lui témoigne sa confiance, en cela même qu'il ne lui donne pas, comme à Pierre, l'ordre de le suivre. Pierre, à peine relevé de sa chute, avait, au contraire, besoin de toutes les preuves extérieures de la tendre vigilance de Jésus et ce bon Berger ne les lui épargne pas.

On voit, en Jean, la confiance et la simplicité de l'amour. Quoique faisant peu de bruit, il suit toujours Jésus. Il l'attend sans cesse et, ainsi, il le reconnaît, même avant les disciples les plus zélés ; son intimité avec Jésus lui donne seule une telle supériorité. L'amour est calme et il jouit de son objet. Il fait peu d'expériences pénibles comme celles de Pierre. L'amour parfait de Jésus bannit toute crainte dans son disciple. Il tue aussi l'activité de la chair.

Jean n'est ni jaloux de Pierre ni inquiet pour son frère qui marche à la mort. Pierre, au contraire, s'inquiète pour Jean, tandis que celui-ci ne s'occupe que de Jésus, demeurant parfaitement tranquille et en repos, tout en suivant le Maître qu'il a l'habitude d'écouter et de contempler.

Nous ne sommes jamais assez pénétrés de la conviction que nous ne sommes rien et que Jésus est tout. C'est pourquoi nous ressemblons ordinairement à des écoliers qui emploient une grande activité à tracer une foule de lignes, parmi lesquelles l'œil du maître distinguera à peine deux ou trois jambages acceptables. Ainsi, l'on recommence toujours pour finir par jeter tous les cahiers au feu, tandis qu'en considérant plus attentivement le modèle, nous entreprendrions moins de lignes et moins de pages, mais

Celui *qui devait* mourir pour lui. La crucifixion de la chair est une chose rare, en pratique. Avant la croix, Pierre était venu *vers* Jésus en la chair, puis il l'avait suivi. Alors Pierre, avec les meilleures intentions du monde, avait renié trois fois Jésus. Une chair faible, sans force quant au bien et un esprit naturel, c'est-à-dire, toujours prêt à entreprendre les volontés de la chair, voilà tout ce que la Loi elle-même peut faire mouvoir dans l'homme. Et c'est aussi pourquoi la Loi condamne l'homme qui est soumis à son régime.

Mais au delà de la croix et sur le rivage de la terre de promesse, la spiritualité tranquille et active de Jean reconnaît de loin le Seigneur. Pierre se serait-il jeté à l'eau, s'il n'eût *entendu* Jean qui lui disait : « C'EST LE SEIGNEUR ? » Jean reste à l'ouvrage tout en allant à la rencontre de Jésus. Sa spiritualité est bien le mobile, ou au moins l'occasion de l'activité de Pierre et cependant (quoique chaque chose, ici, soit bien à sa place), Jean agit autant que Pierre et, dans un sens, il agit plus utilement encore. Toutefois dès que le Seigneur commande qu'on apporte le produit de la pêche, c'est Simon Pierre qui, déjà rafraîchi et restauré par la contemplation de Jésus ressuscité, remonte sur la nacelle et met la dernière main à cette œuvre de puissance.

Avant la croix, Pierre n'avait pas pu suivre Jésus, quoique, de toutes les forces de son âme, il voulût l'entreprendre. Mais la connaissance de la croix a, *maintenant*, rendu Pierre capable de suivre joyeusement Jésus, même là où Pierre n'aurait pas voulu aller. Une chair mâtée et un esprit d'obéissance filiale, voilà ce que la grâce procure aux rachetés, qu'elle sauve ainsi par la sanctification de l'Esprit.

Jean suivait Jésus sans avoir eu besoin d'un ordre

repoussons même le plus faible des agneaux de Jésus ! Ce n'est pas de la charité, d'admettre à la table du Seigneur un pêle-mêle de mondains, de profanes et de méchants ; ce n'est pas de la pureté, d'en fermer l'accès à l'un des moindres de ces petits qui croient en Jésus et qui désirent le suivre, lors même que ce petit n'a pas encore pu s'élever à la hauteur de nos principes et de notre point de vue quant à la marche. Notre devise à cet égard doit-être celle-ci : « Recevez-vous les uns les autres, de même que le Christ aussi nous a reçus, pour la gloire de Dieu » (Rom. xv, 7).

Il est encore fort important pour nous de comprendre quel fut le sentiment, qui mit Ézéchias en état d'envoyer en Israël l'invitation dont nous avons parlé. Si ce roi de Juda eût été animé de l'exclusivisme froid et desséchant de la chair, il eût abandonné les enfants d'Israël à leurs idoles, il n'eût pensé qu'à sa propre satisfaction et au bien de ceux qui étaient immédiatement en communion avec lui. Mais non ; son cœur avait été amolli et ses affections s'étaient dilatées en la présence de Dieu ; — il avait expérimenté la douceur et l'efficace expiatoire du sang, efficace qui, seule, il le savait, pouvait répondre aux besoins des idolâtres Israélites ; — il savait aussi que l'agneau immolé sur l'autel était la divine base de l'union pour tous : c'est pourquoi il cherchait, par la puissance attractive de la grâce, à rassembler « les enfants de Dieu qui étaient dispersés. » Et n'y a-t-il pas encore pour nous une profonde instruction à retirer de tout cela ? Pourquoi ne réussissons-nous pas mieux à rassembler les enfants de Dieu ? Cela ne viendrait-il pas du peu de soin que nous mettons à manifester, en pratique, la vérité de cette parole du Seigneur Jésus : « Et moi, quand j'aurai été

élevé de la terre, je tirerai *tous* [les hommes] à moi » (Jean xii, 32)? Nous n'agissons pas d'après le grand principe proclamé par Ézéchias, quand il disait : « L'holocauste et le sacrifice pour le péché doivent être offerts *pour tout Israël.* » La table du Seigneur est pour tous ceux qui lui appartiennent, (les cas de discipline réservés) et non pas seulement pour ceux d'entre eux qui adoptent telle ou telle opinion. Comme l'état des choses serait différent, si tous ceux qui aiment réellement le nom de Jésus, agissaient dans l'esprit d'Ézéchias. Alors au lieu d'adopter comme base d'union des principes qui, tout en admettant les incirconcis, excluent l'Israël de Dieu, nous n'aurions qu'une seule base d'union : « le sang de l'Agneau; » nous n'aurions qu'un seul centre, une seule table, un seul et même objet. Il y aurait ainsi un témoignage positif, soit par paroles soit par œuvres, contre tout ce qui pourrait, le moins du monde, empêcher la manifestation de l'unité du corps. Et si l'on demandait : mais que devons-nous donc élever comme enseigne ou comme base d'union? la réponse serait : absolument rien autre si ce n'est le nom de Jésus — séparé de tout ce qui pourrait exclure ceux qui portent, qui aiment, qui invoquent le nom de Jésus, ou admettre ceux qui ne portent pas et n'aiment pas ce beau nom. Tel est, pour nous dans notre faiblesse, le moyen de maintenir, en la proclamant, l'unité du corps de Christ. Il ne s'agit pas ici de savoir si nous pouvons espérer d'arriver à l'union de tous les chrétiens avant le retour du Seigneur. Si nous avons à décider cette question et d'autres analogues avant d'agir, nous ne ferions jamais rien du tout. — Et si, sous prétexte que nous ne pouvons pas nous attendre à voir tous les saints unis

avec les sarments de la vraie vigne, qui tirent de Jésus seul leur vie, leur sève, leurs feuilles, leurs boutons, leurs fleurs et leurs fruits.

Enfin, « le Jour » qui s'approche fera connaître ce qu'est l'œuvre de chacun. C'est pourquoi il est bon et convenable que nous nous exhortions mutuellement à l'amour et aux bonnes œuvres, mais seulement à celles que Dieu a préparées d'avance afin que nous marchions en elles. Rien ne peut me faire discerner ces œuvres-là, si ce n'est une intime communion, par l'Esprit, avec Celui qui me les a préparées. Si je vois devant moi des œuvres qui ne sont pas préparées par Dieu, la foi ne m'y poussera pas. Si elles sont préparées par Dieu, *mais non pas pour moi*, la foi et l'Esprit me feront encore rester tranquille. Et Celui qui me juge en toutes ces choses, c'est le Seigneur, pour la gloire duquel je veux vivre et mourir, agir et me tenir tranquille, en m'attendant à Lui et en attendant son retour. Je compte toujours sur la souveraine sacrificature de Jésus quant à toutes mes fautes et à tous mes manquements dans ce précieux service. Car si je sais que les bonnes œuvres sont uniquement celles qui sont *faites en Dieu*, je sais aussi combien la chair est rusée pour me faire manquer l'occasion, soit en agissant d'après mes propres pensées, soit en m'abstenant d'entrer dans un chemin que Dieu m'aurait préparé afin que j'y marche.

Le dernier chapitre de l'Évangile de Jean nous présente, en abrégé, divers genres d'activité chrétienne sous le regard du Chef ressuscité de l'Église. Jean et Pierre me frappent spécialement à ce point de vue. Le premier se tenait tranquille dans le sein de Jésus, lorsque Pierre voulait laisser sa vie pour

et je me dégoûtai de tout ce qui se passe sous le soleil. » Quel pénible dépouillement pour un vieillard qui cependant connaissait l'Éternel ! (Ecclés. I, 1-17).

Faisons un compte utile. Mettons à part d'entre tous les fruits de notre activité, ici-bas, ceux qui sont réellement des fruits de l'Esprit, c'est-à-dire ceux qui seuls demeureront pour la vie éternelle et qui nous seront imputés devant le tribunal du Christ. Combien ne subirons-nous pas de pertes alors ? Nos meilleures intentions, nos principales résolutions, nos entreprises les plus vantées, nos plus grands efforts pour venir à bout de ces choses, tout cela sera fauché comme du chaume. Si ces fruits n'ont pas crû dans le jardin de la foi, ils ne résisteront pas à l'épreuve du feu qui les consumera. Cependant, l'on verra, dans le même temps, quelques âmes qui furent peut-être simples et obscures ici-bas, couronnées là-haut des fruits permanents de l'Esprit. Des milliers de beaux discours seront brûlés et des dizaines de pauvres petites prières reluiront comme des étoiles à perpétuité. Dieu ne reconnaît et ne récompense que les bénédictions saisies et réalisées par la foi en Jésus-Christ. Tout ceci est une affaire d'intelligence spirituelle et de communion avec Dieu.

La Parole nous parle des fruits de l'Esprit en les opposant aux œuvres de la chair. Pourvu que celui qui sème et que celui qui moissonne ne le fassent que par l'Esprit, ils recevront un salaire et amasseront du fruit pour la vie éternelle. Tout le reste sera brûlé.

Christ nous a élus, nous aussi, je pense, afin que nous portions du fruit et que notre fruit demeure. Or Jésus n'est pas le cep de nos spéculations, de nos résolutions, ni de nos plans de campagne ici-bas. Ces pensées de l'homme naturel n'ont aucun rapport

avant que le Seigneur vienne, nous nous croyions autorisés à former des sectes ou à en approuver et en soutenir la formation et l'existence ; nous pourrions tout aussi bien dire que, parce que nous ne pouvons pas être tout à fait affranchis de la corruption qui habite en nous, tant que nous sommes dans ce corps, il est complètement inutile de chercher à la combattre et à la surmonter. Non, notre responsabilité, comme individus, est de faire, dans la force et sous la dépendance de Dieu, tout ce qui dépend de nous pour conserver et réaliser l'unité du corps, en désavouant et rejetant tout ce qui tend à le diviser. Ézéchiass n'eut pas l'idée de s'enquérir, avant tout, si c'était bien le moment convenable pour unir les deux maisons ; il savait que c'était selon le conseil de Dieu qu'elles fussent unies : sachant cela, il s'efforçait, autant qu'il était en lui, d'atteindre ce but. De même l'Esprit mettra toujours sous nos yeux les conseils de Dieu et nous portera à agir d'après un principe divin, pour leur réalisation. Si c'est le conseil de Dieu (et qui pourrait en douter ?) que ses enfants soient « rassemblés en un », leur état de dispersion et de division doit toujours être opposé à ce conseil. Aussi nous pouvons être assurés que, quand nous travaillons à conserver l'unité du corps, l'objet de nos efforts est vraiment divin ; seulement ayons bien soin d'agir aussi à cet égard selon Dieu.

Et comme d'anciens principes continuent à agir, et que d'autres commencent à se manifester, les chrétiens, me semble-t-il, sentiront toujours plus l'importance d'être bien au clair sur les principes de la vérité, relatifs à la base divine de l'union et de la communion chrétiennes. C'est pourquoi je voudrais rappeler encore à mes chers lecteurs les deux passa-

ges suivants, savoir Jean xi, 52 et xii, 32, qui jettent une lumière, à la fois simple et claire, sur le sujet de l'union chrétienne : *Jésus* devait mourir..... afin de rassembler *en un* les enfants de Dieu dispersés ; » et ailleurs : « *Moi*, quand j'aurai été élevé de la terre, je tirerai *tous les hommes à moi*. » Ici Christ est présenté comme le grand centre, autour duquel tous ses membres doivent accomplir leur course, comme des planètes autour de leur soleil central. Si donc Christ est le centre, n'est-ce pas un grand péché d'adopter quelqu'autre centre, fût-ce même une vérité ou un article de foi ; tout comme ce fut un grand péché pour Jéroboam, de rompre l'unité du peuple terrestre de Dieu en érigeant des veaux à Béthel et à Dan, lorsque Jérusalem était le grand et seul centre de cette unité ? Je crois que, tout au moins, les conséquences se montrèrent aussi désastreuses, dans un cas que dans l'autre, quant au témoignage dans le monde. Car remarquez les résultats de l'acte de Jéroboam : au lieu d'un centre il y en eut *trois*, savoir Jérusalem, Béthel et Dan ; et par cela même, les Israélites ne pouvaient se diriger vers ces divers centres sans s'éloigner les uns des autres ; tandis que, s'ils avaient conservé le seul centre divinement établi, cela aurait efficacement garanti le rassemblement des enfants d'Israël, car tous devaient monter à Jérusalem, du nord, du midi, de l'orient et de l'occident, mais tous ne devaient pas aller à Dan et à Béthel, vu que ce n'étaient là que des établissements humains et non divins. Or Ézéchias, bien convaincu que Jérusalem était le centre, autour duquel toutes les tribus devaient se réunir, pouvait dire en les invitant à y monter : « *Retournez à l'Éternel, le Dieu de vos pères*, » langage tout-à-fait

l'activité chrétienne. Le travail de la foi et de l'amour consiste, au fond, à croire au Fils et à demeurer en Lui. En croyant, je travaille à la nourriture qui demeure pour la vie éternelle. Soit que je mange, que je boive ou que je fasse quelque autre chose, soit que j'agisse ou que je me tienne tranquille, dès que je suis en communion avec le Chef et le Consommateur de la foi, je travaille à la nourriture qui demeure en vie éternelle. Hors de Lui, nous ne pouvons rien faire, quelque louables que soient les apparences de notre activité. C'est l'Esprit qui fait vivre ; la chair ne sert de rien. Aussi nous est-il toujours parlé du fruit de l'Esprit et de la moisson de l'Esprit, parce que, par notre union avec Jésus, « nous avons notre fruit en sanctification et pour fin la vie éternelle. » (Rom. vi).

Je suppose que, croyant agir selon le Seigneur, un père de famille chrétien s'applique à enseigner à ses enfants le meilleur chemin pour gagner de l'or et de l'argent ou qu'il les instruisse dans les ouvrages de l'art, des sciences et de l'imagination de l'homme. Un tel père aura peut-être agi beaucoup et longtemps d'après des intentions louables, selon le monde. Mais quelle récolte en retirera-t-il, lui et ses enfants, soit dans cette vie-ci, soit dans la vie à venir ! Nous n'avons pas besoin d'en tenter l'expérience. Salomon, le plus puissant et le plus fortuné des hommes, en a fait l'essai et après avoir possédé tout ce qu'un cœur naturel peut désirer, il nous a dit : « *Mon cœur eut de la joie de tout son labeur et ce fut la part que je retirai de tout mon labeur. Mais quand je considérai tous les ouvrages faits par mes mains et le labeur dont je m'étais travaillé pour exécuter, je vis que tout est vanité et effort stérile et que rien ne profite sous le soleil —*

avant tout, c'est l'intelligence filiale et spirituelle de la grâce.

Si l'on me dit seulement : « il faut agir, » on ne réveille en moi aucun des mobiles de la foi et de l'amour. C'est une loi qui excite la chair et m'expose ainsi à semer pour la chair. La moisson sera naturellement pour la corruption.

Si, au contraire, on rappelle à mon âme l'amour de mon Dieu et Père ou la grâce et les privilèges de ma vocation céleste en Jésus-Christ, on me met en liberté pour vouloir, pour penser, pour aimer et pour agir selon Dieu, ou bien pour me tenir tranquille selon Lui. C'est toujours l'amour de Dieu envers nous qui est l'unique ressort de la foi et l'occasion qui la détermine à l'activité. Tendez ce ressort, mettez-le en mouvement, si vous voulez susciter chez les saints une action divine ou vraiment spirituelle. C'est ainsi que le Seigneur a disposé l'exhortation dans sa Parole et nous n'avons qu'à l'imiter, si nous voulons être vraiment ses disciples. Toutes les exhortations du Nouveau-Testament découlent de l'amour du Dieu qui nous a aimés, rachetés, adoptés et glorifiés. Comment pourrions-nous vivre, marcher et courir vers le but de notre céleste vocation, si nous n'étions nourris, abondamment et sans cesse, de la grâce de Dieu, en Jésus-Christ, à notre égard?

Le Seigneur Jésus Lui-même a dit : « Travaillez.... à la nourriture qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. » (Jean vi, 27). Il s'agit là principalement de sa chair qu'Il a donnée pour la vie du monde. C'est-à-dire que la foi en l'amour de Dieu est la seule véritable source, le seul point de départ et l'unique cercle du déploiement de

insoutenable, si Jérusalem n'était pas le centre divinement établi.

Quant à nous, ce n'est pas Jérusalem, mais le nom de Jésus, qui constitue le centre et le lien de l'unité; et quand une chose quelconque est ajoutée au nom de Jésus comme nécessaire à notre union, l'unité est méconnue, elle reçoit une atteinte, et une secte est formée. Ce Nom n'est-il donc pas suffisant? Si les croyants sont introduits par le sang de Jésus dans le lieu très-saint — si, par grâce, ils y sont tous *ensemble*, — si leurs noms sont inscrits tous *ensemble* dans le livre de vie de l'Agneau, — s'ils sont ressuscités *ensemble* et assis *ensemble* dans les lieux célestes dès maintenant en Esprit et par la foi, pour être bientôt, en réalité, enlevés *ensemble* à la rencontre du Seigneur en l'air, pourquoi ne seraient-ils pas *ensemble* ici-bas? Nous sommes, tous ensemble, unis aux yeux de Dieu; de plus, nous allons tous au lieu, où nous serons consommés en un à la vue de toutes les intelligences créées : devrions-nous donc, en chemin, nous enfermer dans nos petits enclos, et de là nous jeter réciproquement des regards hostiles? Ah! non, mais que plutôt tous ceux qui comprennent ce précieux principe d'union chrétienne agissent en conséquence, et Dieu en sera certainement glorifié.

Je voudrais ajouter que, comme le nom de Jésus est le seul lien d'union pour les chrétiens, de même le Saint-Esprit est la seule puissance du ministère pour les chrétiens. Que ces deux principes soient reçus et maintenus dans toute leur force et nous verrons bientôt où ils conduisent.

Enfin, tout en cherchant à amener le peuple de Dieu à la liberté et à la jouissance de l'unité de l'Es-

prit, ne perdons jamais de vue la ruine irrémédiable de l'église professante comme *corps de témoins* sur la terre. — Les efforts que l'on tente pour le rassemblement des saints actuellement se présentent parfois à mon esprit, comme ayant du rapport avec « le cri de minuit » de Matth. xxv. On a déjà fait remarquer, que, quand le moment de l'arrivée de l'époux est là, toutes les vierges sages sont trouvées ensemble. C'est bien là ce que la parabole nous dit : Celles qui avaient de l'huile étaient toutes ensemble et prêtes; mais celles qui n'en avaient point — les folles — les professants et rien de plus — se dispersent de côté et d'autre pour chercher de l'huile. Oh! que cela puisse réveiller dans les cœurs de tous les vrais croyants le désir d'être trouvés ensemble, quand Jésus arrivera!

Revenons à Ézéchias, et remarquons le double effet produit par son message à tout Israël : « On se moquait d'eux (des courriers, porteurs du message), et l'on s'en raillait; toutefois quelques-uns.... s'humilièrent, et vinrent à Jérusalem, » (xxx, 10, 11). Voilà encore un fait très-instructif. L'invitation fut accueillie bien différemment par les divers individus qui l'entendirent; mais cet accueil, quoique si varié, prouvait que le message était divin — et que c'était bien du sanctuaire qu'il procédait. En effet, il faut nécessairement de deux choses l'une, ou que la grâce humilie le cœur, ou qu'elle provoque la haine et les moqueries : l'un et l'autre de ces effets démontrent également la divine origine de la grâce. « Nous sommes pour les uns, odeur de mort à mort; et pour les autres, odeur de vie à vie. » Cependant Ézéchias pouvait supporter l'opprobre et le mépris, parce qu'il connaissait la valeur du sang qui avait été répandu; et, d'un autre côté, en apprenant que « quel-

qui est juste. » L'Esprit d'adoption cherche la volonté de Dieu dans le recueillement, dans la prière et dans la lecture de la Parole. Il est toujours sûr de la trouver et de la connaître, lorsqu'il a un sincère désir de la pratiquer et lorsqu'il ne veut rien autre que cette volonté. Mais, dans cette recherche, nous trouvons souvent qu'il faut plus de foi et plus de spiritualité pour se tenir tranquille que pour agir.

Il y a, pour les spirituels, un temps pour agir et un temps pour se tenir tranquilles, en repos et en espérance. Mais la chair n'aime point cela, car elle ne veut ni ne peut se soumettre à la volonté de Dieu. Il y a un temps pour agir et un temps pour penser, « un temps pour jeter des pierres et un temps pour les ramasser. » Le Saint-Esprit nous porte au repos, à la prière et à la méditation, aussi bien qu'à l'action. Le chrétien n'est ni un Sysiphe ni un Juif errant, mais un étranger, qui traverse le monde, où il ne prend de repos que dans les haltes préparées pour lui par le Seigneur. Là encore il ne fait autre chose que la volonté du bon Berger qui le conduit, le guide, le nourrit, le rafraîchit et le soigne avec tendresse. « Je me coucherai et je dormirai aussi en paix; car toi seul, ô Éternel! me feras habiter en assurance. »

L'unique bonheur des enfants de Dieu, c'est de faire la volonté du Père, si toutefois leur cœur n'est gouverné que par l'Esprit d'adoption ou par l'Esprit filial. Jésus leur fournit sans cesse l'occasion, les moyens et la force de faire cette volonté, de même que, par l'Esprit, Il leur en inspire le désir. Mais si le chrétien manque d'intelligence, il risque, à tout moment, de ne suivre que ses propres pensées, soit dans l'action soit dans le repos. Ce qu'il nous faut,

## FAIRE ET NE PAS FAIRE.



Tout ce qui ne provient pas de foi est  
péché. Rom. xiv, 23.

Tous les docteurs qui méritent le nom de chrétiens, sont bien d'accord sur ce point, que rien n'est plus précieux, en pratique, que *l'activité chrétienne* chez les rachetés.

Il y a cependant entre eux des différences qui portent principalement sur la manière d'y exhorter les enfants de Dieu, puis sur l'intelligence de la nature même et des mobiles de l'activité dont nous parlons.

Nous savons qu'il y a dans le racheté, ici-bas, deux activités opposées : celle de la chair et celle de l'esprit filial. La chair ne se tient jamais volontairement tranquille, pas même lorsque le corps se repose. Et, cependant, il y a un repos selon l'Esprit. Il est très-dangereux, pour le chrétien, d'agir ou de se tenir tranquille selon les pensées de la chair ; mais cela est infiniment plus dangereux encore, lorsqu'il fait l'une ou l'autre de ces deux choses sous l'influence de prétextes religieux. Il est toujours bon que l'énergie de l'Esprit de Dieu soumette la chair et la force à se tenir tranquille. C'est alors seulement que la foi agit dans l'amour et selon la volonté de Dieu, c'est-à-dire selon sa Parole.

« Le cœur du sage discerne le temps et connaît ce

ques-uns s'humiliaient, » il se trouvait amplement dédommagé de toutes les peines qu'il avait prises pour envoyer au loin cette invitation. Eh bien ! si nous marchions dans l'énergie de la grâce divine, nous serions témoins des mêmes résultats ; plusieurs, sans doute, se moqueraient, mais quelques-uns aussi s'humilieraient ; tandis que nous ne voyons ni l'un ni l'autre de ces effets, au moins dans la mesure où l'on pourrait les voir : au contraire, le *statu quo* ne semble que trop être, comme on dit, à l'ordre du jour de toutes parts ; ce qui suffit pour démontrer le triste état des esprits et des choses. Les saints ne sont pas attirés à se rassembler : les mondains, de leur côté, ne sont pas atteints jusqu'au cœur par l'épée tranchante du saint témoignage. Une lamentable tiédeur — une misérable neutralité quant aux choses de Dieu, voilà ce qui ne caractérise que trop généralement les chrétiens de nos jours ; tandis que les choses de ce monde sont poursuivies et recherchées avec une vivacité et un empressement, qui démontrent clairement de quel côté tendent nos affections. Si cette déplorable tendance n'était pas combattue, tout serait bientôt complètement ruiné parmi nous. Nous ne pouvons pas *demeurer* neutres. Il faut absolument ou rassembler avec Christ ou disperser. Si nous ne travaillons pas *pour* Christ, nous travaillons *contre Lui* — ne *rien* faire pour Christ, c'est faire *quelque chose* pour Satan. Mais, comme nous l'avons déjà dit, on remarque un ordre divin dans les actes d'Ézéchias, et c'est ce que nous verrons, je pense, à chaque pas de sa carrière. Il ne regardait pas le fait de l'idolâtrie des Israélites comme un obstacle à la manifestation de son amour pour eux, ni à ses efforts pour les amener à la seule vraie place de bénédic-

tion. Il voulait chercher à les rallier autour du seul centre commun — savoir l'autel à Jérusalem; — il voulait rassembler les tribus d'Israël autour de l'agneau pascal, en faisant complètement abstraction de leur chute — il voulait agir dans l'esprit de la parole de l'Éternel, par le prophète Ésaïe : « Consolez, consolez mon peuple. » Toutes ces actions étaient en harmonie avec quelques-uns des plus beaux principes de la vérité. C'est toujours une des voies de Dieu, d'éloigner l'âme du mal en lui présentant quelque chose de bon. Ézéchias n'aurait pas agi selon ces voies divines, s'il eût commencé à célébrer la Pâque avec la maison de Juda, puis envoyé des messagers dans les villes d'Israël pour y prêcher contre l'idolâtrie. En agissant ainsi, il n'aurait eu aucune puissance. L'une des plus fâcheuses conséquences de l'idolâtrie consistait dans son opposition à l'unité du peuple de Dieu qu'elle déchirait en partis et en sectes. Comment donc Ézéchias aurait-il pu témoigner contre les schismes en Israël, si lui-même n'eût pas commencé son œuvre sur le seul principe de l'unité? Il eût été tout aussi sectaire de restreindre le privilège de la fête à la seule tribu de Juda, que d'élever un autre autel ou un autre centre d'unité. Le vrai et le meilleur moyen de délivrer les chrétiens de l'esprit de secte, c'est de leur faire goûter la douceur de l'unité. C'est ainsi qu'en jugeait Ézéchias, et il agissait en conséquence. « Les enfants donc d'Israël qui se trouvèrent à Jérusalem célébrèrent la fête solennelle des pains sans levain, pendant sept jours, avec une grande joie; et les Lévites et les sacrificateurs louaient l'Éternel chaque jour, avec des instruments qui résonnaient à la louange de l'Éternel; et Ézéchias parla à tous les Lévites qui étaient enten-

été « le sentier du juste qui, comme la lumière resplendissante, augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. » Eh bien! cher lecteur chrétien, n'est-il pas bien consolant de penser que, quand nous sommes parvenus au terme de toutes les choses humaines, et que nous avons appris quelle est la fin de toute gloire terrestre; de plus, quand nous avons appris, profonde et humiliante leçon! à connaître nos propres cœurs et le mal qu'ils renferment, et découvert ainsi « la fin de toute chair » et de notre propre chair, entr'autres — après tout cela, dis-je, n'est-il pas consolant de savoir que « la paix et la vérité » doivent être notre portion pour toujours? — que notre Dieu de miséricorde, ayant « jeté tous nos péchés derrière son dos » — nous ayant fait remonter « hors de la fosse de corruption, » et ayant « mis nos pieds sur un roc, » veut mettre dans nos mains une harpe d'or, afin que, au milieu des bénédictions et du repos de sa maison, nous puissions célébrer « la paix et la vérité, » pendant toute la durée de nos « jours, » qui, nous le savons, sera éternelle?

*Traduit de l'anglais, de C.-H. M.  
par C.-F. R.*



tes pères ont amassé dans leurs trésors jusqu'à aujourd'hui, sera emporté à Babylone ; il n'en demeurera rien de reste, a dit l'Éternel. Même on prendra de tes fils qui sortiront de toi, et que tu auras engendrés, afin qu'ils soient eunuques au palais du roi de Babylone. » Ici, dis-je, Ézéchias était conduit à voir la fin de son royaume, de sa maison et de lui-même. Tout devait être transporté à cette même Babylone dont les ambassadeurs lui avaient été en piège. Tout ce dont son pauvre cœur pouvait se glorifier devant les hommes de ce monde est destiné à la ruine. Il avait exposé ses trésors à la vue du monde, et ces mêmes trésors, le monde allait les ravir ; mais « la paix et la vérité<sup>1</sup>, » ou, en d'autres termes, les trésors qu'il possédait en Dieu, le monde ne pouvait ni les donner ni les enlever ; c'étaient des biens meilleurs et *permanents*, parce qu'ils étaient *dans les cieux*.

Nous voici arrivés à la fin de cette édifiante histoire. Les actes d'Ézéchias, depuis le premier au dernier, ont passé devant nos yeux : nous avons, pour ainsi dire, été initiés aux secrets de son royaume, de sa maison et de son cœur ; nous avons parcouru avec lui un règne de vingt-neuf ans, au terme duquel nous le laissons heureusement « en paix et en sûreté ; » nous l'avons vu dans les plus grandes épreuves conservant une confiance en Dieu inaltérable ; nous l'avons vu devant le monde et devant ses frères ; et à une seule exception près, son sentier a

duré dans tout ce qui concerne le service de l'Éternel, il leur parla selon leur cœur ; et ils mangèrent des sacrifices dans la fête solennelle pendant sept jours, offrant des sacrifices de prospérité, et louant l'Éternel, le Dieu de leurs pères. Et toute l'assemblée résolut de célébrer sept autres jours ; et ainsi ils célébrèrent sept autres jours en joie » (xxx, 21-23).

C'était là le vrai moyen de faire comprendre à Israël le mal de l'idolâtrie. Ils n'avaient jamais passé des jours aussi heureux autour du veau de Dan. Jamais, sous l'influence du système de religion politique, inventé par Jéroboam, ils n'avaient goûté de telles joies. Non, rien ne pouvait toucher le cœur d'un véritable Israélite, comme les chants d'un sacrificeur ou lévite divinement établi, — rien ne pouvait nourrir et réjouir son âme comme le sacrifice divinement institué. Et quel bonheur que nous aussi nous puissions juger de la valeur d'un système ou d'une institution par ses effets sur l'âme : tout ce qui est réellement de Dieu rendra l'âme vraiment heureuse ; au contraire, tout ce qui n'est pas de Dieu produira de tout autres effets. Ainsi dans l'intéressante scène que nous venons de rappeler, en contemplant la joie de cette très-grande assemblée, on pouvait être sûr que Dieu était là, et, par conséquent, que l'influence qu'exercerait cette assemblée serait des plus efficaces. L'esprit qui y régnait ne pouvait manquer d'agir d'une manière décidément hostile contre tout le système d'idolâtrie et de sectairianisme, qui avait répandu son influence délétère sur les cités d'Israël. Une influence morale opposée et puissante allait sortir de Jérusalem comme un torrent pour renverser les autels et les idoles du pays d'Israël — et si elle eût

<sup>1</sup> Traduction anglaise des mots du verset 8 d'Ésaïe xxxix, rendus dans Martin par « paix et sûreté » et dans Perret-Gentil par « prospérité et permanence. »

continué à se développer, elle aurait détruit pour toujours le grand siège de l'idolâtrie et de l'esprit de secte.

La leçon morale que nous pouvons tirer de cela est aussi importante qu'elle est simple. Le vrai principe, d'après lequel il faudrait procéder à toute réformation, ne consiste pas tant à renverser ce qui est *faux*, qu'à édifier ce qui est *vrai*. Ézéchias sentait que, si seulement il pouvait assembler Israël autour du vrai autel, et les amener à savourer la douceur du vrai culte du Dieu de leurs pères, les faux autels seraient bientôt abattus; et il ne fut pas entièrement déçu dans son attente, car « sitôt qu'on eut achevé toutes ces choses, tous ceux d'Israël qui s'étaient trouvés là, allèrent par les villes de Juda, et brisèrent les statues, et coupèrent les bocages, et démolirent les hauts lieux et les autels de tout Juda et Benjamin; et ils en firent de même en Éphraïm et en Manassé, jusqu'à détruire tout. Puis tous les enfants d'Israël retournèrent chacun en sa possession dans leurs villes » (xxxix, 1). Voilà le service rattaché d'une manière bénie au culte, seule source dont il puisse émaner à la gloire de Dieu. On aurait pu naturellement s'attendre à ce que ces autels eussent attiré l'attention et excité l'indignation des enfants d'Israël, lorsqu'ils étaient en route pour monter à Jérusalem; mais tel ne fut pas le cas. Non, il fallait *d'abord* qu'ils expérimentassent la puissance et la bénédiction de la vérité dans leurs âmes — il fallait *d'abord*, pour ainsi dire, qu'ils se désaltérassent à la source même — il fallait qu'ils montassent au sanctuaire à Jérusalem, où était le vrai sacrificateur offrant le vrai sacrifice : ce n'est qu'après avoir reçu la force et la joie en la présence de Dieu, et au milieu de son peuple d'adorateurs, qu'ils furent

devaient lui paraître peu convenables pour cela; bien des pensées de ce genre devaient s'élever dans son esprit pour l'empêcher d'agir fidèlement avec ses hôtes. Et ni le monde au dehors, ni même, peut-être, ses frères au dedans n'eussent été capables de rien découvrir de mauvais dans ce qu'il fit en leur montrant la maison de ses trésors; mais, hélas! la pensée secrète qui l'y poussa était mauvaise : l'orgueil se cachait dans les profonds replis de son cœur — et au lieu de leur parler de Celui qui habitait entre les chérubins — de la magnifique délivrance de la main du roi d'Assyrie qu'il avait obtenue de Lui — des sérieuses leçons qu'il avait reçues « aux portes mêmes du sépulcre, » de l'amour et du pardon de Dieu qui avait « jeté tous ses péchés derrière son dos » — au lieu de leur présenter ces importants sujets, « il leur montra les cabinets de ses choses précieuses, l'argent et l'or, et les parfums et les onguents précieux, et tout son arsenal (qui n'avait pas pu le défendre contre le roi d'Assyrie), et tout ce qui se trouvait dans ses trésors; il n'y eut rien qu'Ézéchias ne leur montrât dans sa maison et dans toute sa cour. » Ainsi en tout cela il pensait à lui; il n'y avait rien pour Dieu. Étrange, injustifiable oubli! Tel est l'homme — même un homme de Dieu — quand il est abandonné à lui-même.

Mais maintenant que le mal a été pleinement manifesté non-seulement aux regards de Dieu mais encore à ceux du roi lui-même, il est bien remarquable de voir comment le Seigneur, par son prophète, cherche à diriger les pensées de son serviteur vers la fin non-seulement de son royaume, ou de sa maison, mais encore vers la sienne propre. « Voici, dit-il, venir les jours où tout ce qui est dans ta maison, et ce que

venus, *Dieu l'abandonna* pour l'éprouver, afin de connaître tout ce qui était en son cœur. » Quand Dieu abandonne quelqu'un, un rien suffit pour le renverser.

Nous pouvons néanmoins retirer de la chute d'Ézéchiass un enseignement qui est toujours de saison. Elle nous montre que les sourires du monde peuvent nous faire tomber, lorsque, peut-être, ses mépris n'avaient fait que nous pousser plus près du Seigneur. Il est bien plus mal aisé d'agir fidèlement avec un Gabaonite honnête en apparence ou avec un élégant Agag qu'avec les rudes Anakins, ces ennemis de Dieu prononcés et naturellement désagréables. Il est de même extrêmement difficile d'agir fidèlement avec les gens du monde, tout en recevant leurs compliments ou leurs politesses. Il faut une grande mesure de spiritualité pour pouvoir jouir de l'hospitalité ou s'asseoir à la table d'un homme du monde, et en même temps être fidèle envers lui quant à son âme : « Le présent aveugle les plus éclairés, et pervertit les paroles des justes » (Exod. xxiii, 8). C'est pourquoi le chrétien doit demeurer indépendant et séparé du monde. Si nous manquons de force spirituelle, il vaut mieux nous tenir, autant que possible, éloignés des mondains, que de nous mêler avec eux en déshonorant le Seigneur. Abraham ne voulut rien recevoir du roi de Sodome ni des Héthiens. Il ne voulut pas être débiteur des incirconcis. Étant ainsi séparé d'eux, il pouvait être un *témoin vivant* contre eux.

Nous pouvons aisément imaginer combien il eût été difficile pour Ézéchiass d'amener le sujet de la vérité divine dans ses entretiens avec ces nobles étrangers : il ne pouvait pas aimer à traiter avec eux de semblables questions : le temps, le lieu, les circonstances

capables d'aller et d'agir au dehors comme de fidèles témoins. Dans le fait, la même ligne de conduite est suivie, à la fois, par Israël et par Ézéchiass. Ce dernier commença avec Dieu dans le sanctuaire; Israël en fit autant. Ézéchiass ouvrit les portes de la maison de l'Éternel avant de mettre la main sur un seul autel idolâtre. De même, c'est à l'autel de Dieu que les enfants d'Israël trouvèrent la force de renverser les autels de Satan. Mais comme, dans le cas d'Ézéchiass, dès l'instant qu'il eut ouvert les portes du temple, il devait nécessairement abattre et démolir de fond en comble les autels des idoles; ainsi, dans le cas des Israélites, dès l'instant que Dieu les avait fortifiés, ils devaient nécessairement employer cette force à combattre le mal. Impossible qu'ils pussent détruire l'idolâtrie en allant de Dan à Jérusalem. Non, car ils faisaient ce voyage dans le but d'acquérir de la force, en sorte que, en revenant de Jérusalem, ils pussent agir en témoignage pour Dieu contre le mal. Toutes les fois qu'il nous arrive de nous éloigner de la position où Dieu nous a placés, nous ne devons jamais nous laisser séduire et circonvenir par la défection, mais, au contraire, rebrousser chemin *aussitôt* et rentrer, par l'humiliation et la confession, dans notre position de bénédiction et de témoignage. De cette manière, nous obtiendrons une vue exacte de la chute ou de la défection, et une force réelle pour y résister et la combattre. Pendant leurs quarante jours d'allégresse, les enfants d'Israël avaient ainsi bien compris combien étaient hideux l'idolâtrie et le sectairianisme, et en même temps, ils avaient acquis de la puissance pour exécuter un jugement sur cet état de choses, et c'est ce qu'ils n'auraient jamais pu recevoir à Dan. Ce n'est que quand nous sommes

parvenus à nous échapper d'un édifice qui va crouler, que nous pouvons nous faire une idée juste et réelle de l'imminence de sa ruine finale.

Ainsi nous voyons qu'il était également en harmonie avec le principe divin, soit, pour les Israélites, de se rendre à Jérusalem « la ville de leurs fêtes solennelles, » avant de mettre leurs mains sur un seul autel idolâtre; soit, pour Ézéchias, d'entrer dans la maison de l'Éternel, avant de faire un seul acte pour le service de Dieu au dehors. Les uns comme l'autre agirent d'après un principe vraiment divin. Quand les enfants d'Israël eurent une fois savouré l'efficacité de leur ancien culte, ils purent, en quelque sorte, mesurer jusqu'à quel point ils s'en étaient écartés, et par conséquent le chemin qu'ils avaient à faire pour y revenir; et quand Ézéchias eut goûté tant soit peu le bonheur d'avoir le vrai Dieu près de soi, dans le sanctuaire qu'il s'était choisi, entre les chérubins, il avait tout ce qu'il fallait pour voir le mal — le mal abominable d'avoir des autels idolâtres élevés dans les rues de Jérusalem.

Je voudrais encore, avant de quitter ce sujet, adresser quelques mots pour la consolation de ceux de mes chers lecteurs, qui pourraient sentir avec douleur qu'ils se sont, en quelque mesure, éloignés de Dieu. Voici ce que je leur dirais : si vous avez réellement la conscience d'un état de chute ou de déclin spirituel — si vous avez péché et contristé l'Esprit — si vous avez négligé de régler vos pensées et vos voies selon le Seigneur, en sorte que Satan ait pu en tirer parti pour vous affaiblir et vous troubler — si vous vous sentez repris pour quelques manquements dans le service ou dans le culte — si, en un mot, il y a une chose quelconque qui soit comme

ral, dont un ruisseau avait empoisonné le camp d'Israël aux jours de Josué. « En ce temps-là Mérodac-Baladan, fils de Baladan, roi de Babylone, envoya des lettres avec *un présent* à Ézéchias » (Es. xxxix). Voici un autre roi attaquant Ézéchias; ce n'est plus le roi d'Assyrie avec une nombreuse armée; ni le roi des terreurs avec une solennelle sommation de le suivre; mais *c'est le roi de Babylone avec un présent*. Et quelque étrange que cela puisse paraître, le présent venant de Babylone se montra un assaillant trop puissant pour le cœur d'Ézéchias. Quand le roi d'Assyrie lui envoya des lettres, « il monta en la maison de l'Éternel, et les déploya devant l'Éternel. » Ainsi il fut vainqueur. Quand il fut sommé de se préparer à la mort, « il tourna sa face contre la muraille, et fit sa prière à l'Éternel. » Ainsi il fut relevé. Mais quand les ambassadeurs du roi de Babylone vinrent à lui, « il leur montra les cabinets de *ses choses précieuses*. » AINSI IL TOMBA. Avertissement des plus solennels! Ézéchias n'était pas sur ses gardes. Il n'avait pas prié — il n'avait pas cherché le Seigneur — il n'avait point d'intelligence spirituelle pour découvrir l'hameçon qui était caché sous l'appât doré. S'il était allé dans le temple et qu'il eût déployé la lettre de Mérodac devant l'Éternel, il eût été mis au-dessus de l'influence des attractions polies du monde, comme précédemment il avait été mis au-dessus de l'influence de ses menaces et de sa fureur. Le sanctuaire fût devenu pour lui un refuge aussi sûr contre les fourberies du serpent, qu'il l'avait été contre les rugissements du lion. Au reste la cause secrète de cette chute nous est dévoilée dans le saint commentaire de la Bible sur ce sujet : « Mais lorsque les ambassadeurs des princes de Babylone..... furent

*moins* connaître ce bonheur. Mais ce n'est pas là tout, tant s'en faut. Dieu examine nos voies de plus près que le monde ou l'Église. Il ne se contente pas d'un *royaume* en ordre, ni même d'une *maison* en ordre, mais élevant toujours plus la règle, il veut encore un *cœur* bien en ordre. Ceci, me semble-t-il, est de nouveau plein d'instruction et propre à pénétrer nos consciences. Quand Ézéchias commença sa carrière publique, la première chose qui devait attirer son attention, c'était l'état de désordre de son royaume; vint ensuite l'état de désordre de sa maison; et à la fin, comme le plus difficile de tout, l'état de désordre de son *cœur*. Or, dans le fait qu'il fut appelé à soutenir cette dernière épreuve, nous voyons jusqu'à quel point Ézéchias avait surpassé même des hommes doués de grâces plus qu'ordinaires. Jotham, par exemple, ne fut jamais appelé à une pareille épreuve, et pourquoi? Parce que, au début même de sa carrière, il manqua de fidélité. Il y eut un « mais » à son égard relativement au royaume, pour ne rien dire de sa maison ou de son cœur. Il n'en fut pas ainsi d'Ézéchias; il n'y eut point de « mais » pour lui, sauf dans l'affaire des ambassadeurs, c'est-à-dire, en d'autres mots, que Dieu avait une question à régler avec lui quant à l'état de son cœur. Et ne pouvons-nous pas affirmer que Celui-là seul fut à même de soutenir la triple épreuve dont nous avons parlé, lequel a pu dire : « Je marcherai dans l'intégrité de mon cœur au milieu de ma maison. »

Mais, demanderons-nous, d'où venait l'ennemi qui vainquit l'homme, que jusqu'ici nous avons vu marcher en avant dans les voies de Dieu avec tant d'assurance et tant de paix? Il venait de *Babylone*. Oui, de Babylone, cette antique source de mal mo-

un fardeau sur votre cœur ou comme un voile sur votre esprit : gardez-vous d'entretenir ce mal, de le couvrir dans votre âme; mais comme les enfants d'Israël, approchez-vous immédiatement de l'autel de Dieu — fixez les yeux sur le sang — regardez directement à Jésus; sachez voir en lui la mesure de votre acceptation « devant le trône de Dieu, » et soyez sûrs qu'en le faisant, vous sentirez votre esprit restauré et fortifié, pour combattre le mal qui vous abat dans la poussière et vous fait gémir tout le jour. Un vrai relèvement s'obtient, non pas tant par des efforts pour sortir des labyrinthes du mal et de la corruption, dans lesquels nous pouvons être égarés, mais bien plutôt en recevant, avec la confiance et la pleine certitude de la foi, le témoignage de Dieu quant à notre parfaite acceptation dans le Bien-aimé. Ainsi, tout ensemble, nous nous trouvons en plein sous les rayons de l'amour rédempteur de Dieu, et nous foulons sous nos pieds, dans le saint triomphe de la foi, le mal et toutes ses complications. « Grâces à Dieu, qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ!

Mais revenons à Ézéchias. On ne pouvait pas s'attendre à ce que l'ennemi demeurât longtemps tranquille spectateur de cet heureux état de choses. Il y avait là trop de gloire pour Dieu, trop de bonheur pour le peuple de Dieu, pour qu'on supposât que l'adversaire pût demeurer impassible. Aussi, « après ces choses, et lorsqu'elles furent bien établies, Sanchérib, roi des Assyriens, vint, et entra en Judée, et se campa contre les villes fortes, faisant son compte de les séparer pour les avoir l'une après l'autre » (xxxii, 1). Nous ne pouvons espérer d'aller en avant sans rencontrer des assauts. Nous avons un ennemi

rusé, méchant et puissant, avec lequel il faut combattre; et il est bien rare que nous puissions jouir, sur la terre, d'un jour de soleil radieux, sans aucune ombre qui l'obscurcisse. Ainsi Ézéchiass et son réjouissant cortège d'adorateurs sont interrompus dans leur œuvre par Sanchérib et ses rudes soldats. Mais, béni soit Dieu, le sanctuaire et ses saintes occupations ne nous rendront jamais impropres au service actif. Au contraire, nous ne pouvons servir d'une manière efficace qu'autant que nous avons été dans le sanctuaire. C'est quand nous avons agi comme *sacrificateurs au dedans*, que nous sommes bien préparés à agir comme Lévites ou comme hommes de guerre *au dehors*; il ne faut pas intervertir cet ordre divinément établi. Ézéchiass se montra prêt pour l'action, quand vint le temps de l'action. Sans doute, il préférait infiniment le sanctuaire, avec son silence solennel, au tumulte du champ de bataille, et les aimables autels de Dieu aux châteaux et aux tours du génie militaire; néanmoins, quand il le fallait, Ézéchiass savait utiliser la sagesse qu'il avait acquise en secret, pour opérer la déroute de ses ennemis en public.

Il y a pourtant une différence sensible dans la manière dont les mêmes actes d'Ézéchiass nous sont présentés en 2 Chroniques xxxii, et en Ésaïe xxxvii. Là, ce qui me frappe, c'est que les faits y sont exposés plutôt comme un simple narré, tandis que, ici, ils sont considérés sous un point de vue moral et comme se rapportant aux futures destinées d'Israël. — Dans 2 Chroniq. nous avons le détail des opérations militaires d'Ézéchiass; et dans Ésaïe elles sont complètement passées sous silence. Jetons donc un coup d'œil sur les dernières scènes de l'intéressante vie d'Ézé-

scruter notre propre corruption — plus nous approchons du terme de ce prodigieux mot « tout » — et plus nous apprécions la grâce de notre Dieu, et l'efficace purifiante du sang de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il est utile encore de remarquer comment, à chaque station successive de l'intéressante histoire d'Ézéchiass, le Seigneur agit de plus en plus intimement avec lui. « Tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde » (Jean xv, 2). Plus un homme est dévoué au Seigneur, plus sa marche est vraiment élevée — et plus aussi le Seigneur veillera avec jalousie sur lui, afin d'avoir des preuves toujours plus signalées et plus bénies de son dévouement; ou peut-être aussi dans le but d'exercer un jugement sur quelque mal secret qui jusqu'alors avait été latent et comme endormi dans le cœur. C'était ce dernier but, que le Dieu sage et fidèle avait en vue dans le cas d'Ézéchiass.

Quant à ce qui concernait l'ordre du royaume, il est plus que probable que les circonstances récentes, et spécialement la défaite de Sanchérib, devaient avoir produit un effet puissant sur les nations d'alentour. Le témoignage quant au bon ordre du royaume était, on peut dire, surabondant. En outre, les cœurs joyeux des enfants d'Israël, lorsqu'ils s'en retournaient dans leurs tribus et dans leurs demeures, prouvaient bien évidemment que le service du temple était aussi en très-bon ordre. En d'autres termes, Ézéchiass avait le témoignage du monde, *au dehors*, et de ses frères, *au dedans*, quant à l'intégrité et à la droiture de ses voies, et tout cela était fort important. Il est heureux pour nous que nous ne donnions pas lieu au monde de nous injurier, ou à nos frères de nous suspecter. Nous devrions tous *au*

quatre longs chapitres dans le second livre des Chroniques, tandis que, relativement à sa chute, nous n'avons que ces quelques mots : « Mais, lorsque les ambassadeurs des princes de Babylone, qui avaient envoyé vers lui, pour s'informer du miracle qui était arrivé sur la terre, furent venus vers lui, *Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était en son cœur* » (xxxii, 31). Il y a là peu de paroles, mais que de choses elles nous disent ! Il fallait toute la connaissance qu'Ézéchias possédait de l'amour de Dieu en rédemption, pour qu'il pût être amené à connaître *tout ce qui était en son cœur*. Il fallait tout ce qu'Ézéchias avait appris de Dieu précédemment pour le rendre capable de sonder les replis et les profondeurs de son cœur et de voir « *tout* » ce qui y était. Oh ! qu'est-ce qui n'est pas compris, impliqué dans ce petit mot « *tout* ? » qui pourrait en soutenir la portée, si ce n'est celui qui a appris à dire : « Tu as jeté *tous* mes péchés derrière ton dos ? » Nul autre assurément. Ce n'est que quand nous savons que le Seigneur a pardonné *toutes* nos iniquités, et guéri *toutes* nos infirmités — que quand nous pouvons, par la foi, voir le bouc Hazazel, divinement institué pour cela, emportant avec lui dans la terre de l'oubli « *toutes* nos iniquités, et *toutes* nos fautes, et *tous* nos péchés » (Lév. xvi, 21) — ce n'est qu'alors que nous pouvons aussi faire le tour de nos cœurs, les sonder et voir *tous* les maux affreux qu'ils contiennent. La connaissance, même fort imparfaite, de ce qu'il y a dans nos cœurs, sans une connaissance proportionnée de la grâce de Dieu en Christ, n'est pour nous qu'une terrible découverte dont nous sommes tout accablés ; mais quand nous commençons à connaître Dieu en la croix, plus il nous est donné de

chias, telles que le Saint-Esprit les met sous nos yeux dans le livre du Prophète Ésaïe.

Ainsi que je viens de le dire, Ézéchias préférait infiniment le silence du sanctuaire au tumulte des combats. C'est ce qui est très-manifeste dans toute sa carrière, mais tout spécialement dans ce qu'Ésaïe en rapporte ; la plus grande partie de son temps, sinon tout son temps, était consacrée à des services en rapport avec le sanctuaire. La place de Dieu « entre les chérubins » avait beaucoup plus d'intérêt pour lui que sa propre place sur le trône de David ; et il portait si loin son affection pour la maison de l'Éternel que, quand est venu le moment, où il semblerait devoir la quitter pour le champ de bataille, nous le voyons faisant du sanctuaire même son champ de bataille ; ce qui est encore particulièrement instructif. L'orgueilleux roi d'Assyrie était aux portes de Jérusalem, avec une armée victorieuse et puissante, et naturellement on s'attendrait à voir Ézéchias au milieu ou à la tête de ses hommes de guerre — endossant son armure — ceignant son épée — montant sur son chariot ; mais non : Ézéchias était bien différent de la plupart des rois et des capitaines — il avait découvert une place forte, tout-à-fait inconnue à Sanchérib — il avait trouvé un champ de bataille dans lequel il pouvait vaincre sans coup férir. Et remarquez quelle est l'armure dont il se revêt : « Et il arriva qu'aussitôt que le roi Ézéchias eut entendu ces choses, il déchira ses vêtements, et se couvrit d'un sac, et entra dans la maison de l'Éternel » (Ésaïe xxxvii, 1). Telle était l'armure avec laquelle le roi de Juda allait en venir aux mains avec le roi d'Assyrie. Singulières armes, en vérité ! Qu'aurait dit Sanchérib, s'il avait vu cela ? Jamais encore il n'avait rencontré sem-

blable antagoniste — jamais encore il n'avait eu affaire avec un homme qui, au lieu de se couvrir d'une cotte de mailles, endossait un sac; au lieu de s'élan- cer dans son chariot sur le champ de bataille, allait tomber à genoux dans le temple. Comme cela eût paru étrange au roi d'Assyrie! Il avait combattu avec les rois de Hamath, d'Arpad etc. Mais il avait trouvé en eux des hommes qui faisaient la guerre de la même manière que lui; c'étaient de tout autres adversaires qu'Ézéchias. En effet, ce qui donnait à celui-ci une puissance extraordinaire dans ce débat, c'était le sentiment qu'il n'était rien — qu'un « bras de chair » ne servait de rien; et que, finalement, si l'on n'avait pas Jéhovah, l'on n'avait rien. C'est ce que l'on voit surtout dans la circonstance de la lettre qu'Ézéchias déploya devant l'Éternel. Par la foi, ce roi pieux était rendu capable de se retirer de la scène et d'envisager toute cette affaire comme une question à vider entre Jéhovah et le roi d'Assyrie. Ce n'était pas Sanchérib et Ézéchias, mais Sanehérib et Jéhovah. Et cela nous explique ce que signifiait le sac dont Ézéchias se couvrit: il se sentait complètement impuissant et sans force et il se plaçait devant Dieu comme tel: — il rappelle au Seigneur les paroles par lesquelles le roi d'Assyrie avait blasphémé le Dieu vivant — il en appelle à Lui pour qu'Il prenne la défense de la gloire de son Nom, étant bien assuré qu'en le faisant Il délivrerait son peuple. Oh! méditez sur cette merveilleuse scène: Entrez dans le sanctuaire et là contemplez cet homme solitaire, pauvre et faible d'apparence, à genoux, répandant son âme devant Celui qui habitait entre les chérubins: — point de préparatifs militaires — point de revues de troupes — « les anciens d'entre les sacrificateurs » couverts de

l'amour qui rachète et qui restaure, en sorte que, à cette sommation pénétrante: « Mets ta maison en ordre, » il peut répondre par cette triomphante affirmation: « Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos. » Quant à sa maison, il savait qu'il n'en « était pas ainsi avec Dieu; » néanmoins il pouvait s'en remettre entièrement à la divine alliance qu'il savait être « bien établie et assurée. » « L'Éternel m'est venu délivrer; et à cause de cela nous jouerons sur les instruments mes cantiques, tous les jours de notre vie, dans la maison de l'Éternel. »

Jusqu'ici, il est fort édifiant de voir le service du temple rétabli, Juda délivré de la main de l'oppressur, et le roi de Juda tiré hors de la fosse de la corruption. On serait disposé à croire que maintenant la gloire va se manifester; mais, hélas! hélas! il ne peut pas en être ainsi: tout ceci, quelque béni qu'il puisse être, n'est qu'une ombre de faits dont la révélation n'aura lieu que lorsque le vrai Roi de Juda s'assiéra sur le trône de David son père, ayant en main le sceptre d'un royaume qui ne sera jamais ébranlé.

Considérons maintenant la dernière scène de la vie d'Ézéchias, qui ne démontre que trop clairement le fait, que la gloire ne pouvait pas encore se manifester. Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur cette partie de notre sujet, sur laquelle le Saint-Esprit lui-même ne s'arrête guère: car Il nous en donne le récit en deux versets, et il résume en un seul verset le commentaire qu'il en fait. Au reste nous voyons constamment le divin écrivain prendre beaucoup plus de plaisir à exposer les grâces que les chutes de ceux dont il raconte l'histoire. C'est ce que l'on observe tout spécialement dans celle d'Ézéchias; le récit de ses actes de fidélité occupe

dans un misérable découragement. Ce n'est pas là apprendre quelque chose par un enseignement divin. Mais si, tout en découvrant *son péché*, il découvre aussi la *grâce de Dieu* qui ôte ce péché, voilà qui est divin — car ainsi il apprend, à la fois, à se connaître soi-même et à connaître Dieu. Eh bien ! ce n'est que quand un homme se connaît et connaît Dieu dans ses rapports avec lui-même, qu'il est réellement humilié. La grâce, tout en ôtant nos péchés, amène l'âme à une profonde humiliation à cause de ces péchés. Il en fut ainsi d'Ézéchias ; il fut enseigné à « s'en aller doucement, » par la grâce qui avait pour toujours décidé la question du pardon de ses péchés. « Seigneur ! par ces choses-là on a la vie, et dans tout ce qui est en ces choses consiste la vie de mon esprit ; ainsi tu me rétabliras, et me feras revivre. Voici, dans ma paix une grande amertume m'était survenue ; mais dans ton amour tu as retiré mon âme de la fosse de la corruption ; *car tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos.* » Voilà ce qui était une heureuse découverte faite par Ézéchias dans le cœur de Dieu ! Ce n'est pas seulement : « Tu as délivré le royaume de la main du roi d'Assyrie. » Non, mais : « tu m'as retiré de la fosse de la corruption, car tu as jeté tous *mes péchés* derrière ton dos. » Ainsi Ézéchias est délivré de lui-même, de ses péchés, de la fosse, pour prendre avec bonheur sa place parmi les « vivants, » qui seuls peuvent « louer et célébrer » le nom de l'Éternel. Dans quelle position bénie l'âme de cet homme pieux est donc amenée par toutes les voies de Dieu mentionnées dans ce chapitre, qui commence par ces mots : « Mets en ordre ta maison, » lesquels découvraient devant lui bien des choses propres à l'humilier ; mais ensuite il apprend à connaître mieux

sacs, » vont et viennent d'Ézéchias au Prophète d'Israël — extérieurement tout semble la faiblesse même. De l'autre côté, voyez un puissant conquérant à la tête d'une nombreuse armée, excitée par la victoire et ardente au pillage. Assurément, on aurait dit en parlant selon l'homme : c'en est fait d'Ézéchias et de Jérusalem. Évidemment Sanchérib et sa redoutable armée vont engloutir, en un moment, cette poignée d'hommes ! Remarquez encore sur quel terrain Sanchérib se place ici. Il dit : « Qu'est-ce que cette confiance que tu montres ? Je te le dis, purs vains discours que de parler de tes moyens et de tes forces pour la guerre. Eh bien ! dans qui te confies-tu, pour t'être révolté contre moi ? Voici, tu te confies dans l'appui de ce roseau cassé, dans l'Égypte, qui pénètre et perce la main de quiconque s'y appuie ; tel est Pharaon roi d'Égypte, pour tous ceux qui se confient en lui. Et si tu me dis : C'est dans l'Éternel notre Dieu que nous nous confions ! *N'est-ce pas lui,* [te répondrai-je,] *dont Ézéchias a détruit les hauts lieux et les autels, et a dit à Juda et à Jérusalem : C'est devant cet autel que vous adorerez ?* » (Es. xxxvi, 4-7). Ainsi Sanchérib fait, de la réformation même qu'Ézéchias a effectuée, un sujet de reproches, voulant (telles étaient du moins ses vaines pensées) ne lui laisser aucun refuge, ou aucun fondement pour sa confiance. Il dit encore : « Et puis, est-ce malgré l'Éternel que j'ai marché contre ce pays afin de le ravager ? *l'Éternel m'a dit : marche contre ce pays et ravage-le !* » (vers. 10). C'était là mettre la foi d'Ézéchias à l'épreuve — la foi doit passer par le creuset — il ne suffit pas de *dire* que nous nous confions dans le Seigneur, il faut le *prouver*, et cela lors même que tout en apparence est contre nous. Com-

ment donc Ézéchiass va-t-il accueillir ces paroles hautaines ? Avec la silencieuse dignité de la foi : « C'était l'ordre du roi qui avait dit : Vous ne lui répondrez pas » ( vers. 21 ). Telle était l'attitude du roi aux yeux du peuple ; ou plutôt, telle est toujours l'attitude de la foi — il est calme — maître de lui-même — digne en présence de l'homme ; tandis que dans le même temps, il va s'abaisser jusque dans la poussière, dans le sentiment de son néant et de son indignité en présence de Dieu. L'homme de foi peut dire à ses compagnons : « Demeurez tranquilles et voyez la délivrance de l'Éternel, » et, dans le même instant, faire monter à Dieu le cri de la grande faiblesse dont il a conscience ( voir Exod. xiv, 13-15 ). Il en fut ainsi du roi de Juda dans ce moment solennel et critique. Écoutons-le, lorsque, dans la retraite du sanctuaire où il s'est enfermé avec Dieu, il répand les inquiétudes de son âme dans le sein de Celui qui était toujours disposé à l'écouter et puissant pour le secourir : « O Éternel des armées, Dieu d'Israël, qui sièges entre les chérubins, toi seul es le Dieu de tous les royaumes de la terre ; c'est toi qui as fait les cieux et la terre ! Éternel, incline ton oreille et écoute ! Éternel, ouvre ton œil et vois ! et entends toutes les paroles que Sanchérib nous adresse *pour insulter au Dieu vivant !* Il est vrai, ô Éternel ! les rois d'Assyrie ont dévasté tous les pays et leur propre pays, et ils ont jeté leurs dieux au feu, *car ils ne sont pas dieux*, mais l'œuvre des mains de l'homme, du bois et de la pierre ; c'est pourquoi ils les ont détruits. Maintenant donc, ô Éternel, notre Dieu ! délivre-nous de sa main, afin que tous les royaumes de la terre reconnaissent que seul tu es l'Éternel » ( xxxvii, 15-20 ).

Ainsi Ézéchiass remet toute l'affaire entre les

ceux qui s'appuient sur lui pour être secourus. Ah ! nous pouvons bien dire que, quand la foi en appelle à la toute puissance, il n'est rien de trop grand pour elle.

Cependant l'Éternel n'usa pas pour délivrer son serviteur d'une méthode qui fût, le moins du monde, incompatible avec la divine leçon qu'il voulait lui donner. Preuve en soit la lecture attentive de « l'écrit d'Ézéchiass, roi de Juda, touchant ce qu'il fut malade, et qu'il guérit de sa maladie. » — L'expérience que respire cet écrit n'aurait jamais pu être acquise au milieu de la congrégation — ni sur le champ de bataille — ni dans une autre position quelconque que celle où Dieu venait de le placer, c'est-à-dire sur un lit de maladie. Nul ne peut enseigner comme Dieu.

Et si l'on demande quelle instruction spéciale Ézéchiass reçut pendant sa maladie, le verset 15<sup>me</sup> répond par ces mots : « Que dirai-je ? Il m'a parlé et lui-même l'a fait : *Je m'en irai tout doucement, tous les ans de ma vie*, dans l'amertume de mon âme. » Ainsi, il apprit alors le besoin qu'il avait de s'en aller tout doucement. Et cette visitation était certes bien propre à lui donner cette leçon bénie, quoiqu'il dût, hélas ! l'oublier bientôt. Mais il y avait plus que cela : Ézéchiass apprit quelque chose relativement à Dieu, aussi bien que relativement à *lui-même*, et c'est encore ce qui est précieux pour nous. Les secrets ressorts de *nos cœurs* ne sont mis à découvert, qu'autant que, en même temps, nous découvrons de secrets ressorts dans le *cœur de Dieu*. Un homme qui apprend seulement qu'il y a, dans son cœur, des péchés cachés et des principes de mal dont il n'avait pas l'idée auparavant, ne fait par là que plonger son esprit

avec Dieu, cependant *il a traité* avec moi une alliance éternelle, *bien établie et assurée*; car c'est tout *mon salut*, et tout mon désir, quoiqu'il ne la fasse pas croître » (2 Sam. xxiii, 5. — Version anglaise). Maintenant Ézéchiass se remet lui-même, comme précédemment il avait remis son royaume, entre les mains de Jéhovah — c'est là sa seule place de vraie sécurité. Et remarquez comment le Seigneur rattache la délivrance du royaume au relèvement du roi : « Voici, je m'en vais ajouter quinze années à tes jours. Et je délivrerai de la main du roi des Assyriens, *toi et cette ville*, et je garantirai cette ville. » Cela nous enseigne avec la plus grande clarté que soit Juda soit le roi de Juda devaient passer par la *mort* et par la *résurrection*. C'est quelque chose de tout à fait en dehors des voies de la nature; aussi les lois mêmes de la nature sont interverties : *« le soleil rétrograda de dix degrés, par lesquels degrés il était descendu »*. Quelle magnifique manifestation de la puissance de Dieu en grâce, agissant justement à l'encontre du cours de la nature ! Toutes les scènes de la vie d'Ézéchiass nous présentent quelque chose de remarquable. Sa délivrance de l'Assyrien fut merveilleuse — sa délivrance de la mort l'est davantage encore. Il lui était donné de faire intervenir Dieu dans toutes ses difficultés, à tel point que sa délivrance devait nécessairement provoquer, dans une grande mesure, des actes remarquables de Dieu; et, nous le savons, Dieu ne tient compte d'aucune chose quelconque qui se rencontre sur son chemin, quand Il veut agir en faveur de son peuple : Non-seulement il saura arrêter le cours du soleil, comme dans le cas de Josué, mais Il le fera rétrograder, s'Il veut déployer les divines énergies de sa grâce et de sa puissance afin de délivrer

mains de Jéhovah, et s'en décharge complètement, comme si elle ne le regardait plus du tout. Ce n'est pas que la difficulté lui paraisse peu de chose — il admet que « les rois d'Assyrie ont dévasté tous les pays » — mais d'où vient cela ? Uniquement de ce que les dieux de ces contrées n'étaient pas comme Jéhovah — et que leurs habitants ne savaient pas ce que c'était que remettre leur cause entre les mains du Dieu vivant qui a fait les cieux et la terre. Voilà d'où provenait leur ruine. Quelle foi triomphante ! Quelle sainte hardiesse de confiance dans ce plaidoyer avec Dieu ! En l'entendant, nous pouvons bien dire : où est la difficulté qu'une telle foi n'eût pas surmontée ! La foi, ayant affaire avec Celui qui a fait les cieux et la terre, ne tiendra guère compte d'une armée, quelque nombreuse quelle puisse être. La foi peut contempler des myriades d'anges et des montagnes couvertes de chariots de feu, qui sont là pour défendre celui qui se confie en Jéhovah.

Considérons maintenant comment la prière d'Ézéchiass fut accueillie et exaucée d'entre les Chérubins. Le Seigneur ne refusera jamais d'être mis en présence d'une difficulté, pourvu qu'on le laisse agir et qu'on ne lui dérobe pas la gloire de la délivrance... Écoutez sa réponse dans cette occasion : « Ainsi parle l'Éternel, Dieu d'Israël : sur la prière que tu m'as faite au sujet de Sanchérib, roi d'Assyrie, voici la parole que prononce l'Éternel sur lui : *La vierge fille de Sion te méprise et te raille, et la fille de Jérusalem hoche la tête derrière toi*. Qui as-tu insulté et outragé ? et contre qui as-tu élevé ta voix ? Tu as porté avec hauteur tes yeux sur le Saint d'Israël ! » (vers. 21-23). Nous avons dit qu'Ézéchiass avait pu, par grâce, se débarrasser lui-même entièrement de

la difficulté. Il déclarait son incapacité à lutter avec le roi d'Assyrie, par le fait même qu'il se couvrait d'un sac au lieu d'endosser une armure. Son attitude dans la maison de l'Éternel exprimait ceci : *Dieu ou rien*. Ainsi, parce que la foi de cet homme humble et humilié avait mis l'Éternel Dieu d'Israël directement en contact avec le roi d'Assyrie, le même Dieu d'Israël, dans sa grande miséricorde, amène l'homme couvert de sac à partager les riches dépouilles de la victoire sur l'ennemi. Ézéchias avait dit : « Il a fait outrager le Dieu vivant ; » le Seigneur répond : « Qui as-tu outragé ? — le Saint d'Israël. » Encore une fois, voilà un adversaire tel que Sanchérib ne s'était nullement attendu à en rencontrer. — Il n'aurait jamais eu l'idée que sa lettre serait placée sous l'œil scrutateur du Dieu vivant. Il pensait n'avoir affaire qu'avec la chair et le sang, qu'avec l'épée et la lance, comme il y avait été accoutumé jusqu'alors ; mais, voici un homme de foi qui prie, et Dieu qui l'entend ; et l'ange de l'Éternel sort, et fauche en un moment « cent-quatre-vingt-cinq mille hommes ; et au lever, le matin, ils étaient tous des cadavres sans vie » (vers. 36).

Ainsi, nous entrevoyons quelque chose des vastes ressources d'Ézéchias. Il connaissait le prix de *la solitude avec Dieu* — il trouvait plus de consolation et de puissance réelle dans le secret de la présence de Dieu, que s'il eût été entouré de troupes et de guerriers en armes — il expérimentait, en quelque mesure, la réalité des paroles prononcées plus tard par l'Apôtre : « Lorsque je suis *faible*, alors je suis *fort*. » Nous pouvons comprendre aussi que, si l'armée de Sanchérib eût compté des millions au lieu de milliers d'hommes, l'ange de l'Éternel ne les aurait

sés à Ézéchias : « Mets en ordre ta maison. » Dans les unes, nous voyons Dieu délivrant son serviteur d'un *ennemi* ; dans les autres, nous voyons Dieu le délivrant de *lui-même*.

Eh bien ! que va faire Ezéchias dans ce moment de détresse ? Il ne peut monter à la maison de l'Éternel ; mais il peut s'élever à l'Éternel lui-même, et c'est ce qu'il fait. « Alors Ézéchias tourna sa face contre la muraille, et fit sa prière à l'Éternel <sup>1</sup>. » Voilà quelle était sa ressource en tout temps. « Mon âme, demeure tranquille, regardant à Dieu seul, car mon attente est en lui. » Le Seigneur se proposait de produire dans l'âme de son serviteur bien-aimé un sentiment convenable de son état de dépendance : Il voulait lui faire voir que la même main, qui naguère avait retiré son royaume de la gueule de l'adversaire, devait l'arracher lui-même de la gueule de la mort ; ou, en d'autres termes, que c'était seulement dans la puissance de la résurrection, que lui-même et son royaume pouvaient subsister d'une manière permanente. Quelle divine harmonie on découvre entre ces mots : « Mets en ordre ta maison, » et ceux-ci : « Ézéchias tourna sa face contre la muraille ! » C'était là sa réponse. « Quoiqu'il n'en soit pas ainsi de ma maison

<sup>1</sup> Si l'on demandait pourquoi Ézéchias était si désireux de vivre encore, on pourrait répondre que, comme *Juif*, il était accoutumé à regarder une longue vie comme une bénédiction spéciale de la part du Dieu d'Israël ; tandis que, pour un croyant sous la dispensation de l'Évangile, il serait le plus souvent inconstant de rechercher une longue vie ici-bas. Un Juif pouvait souhaiter de vivre longtemps sur la terre ; mais le Chrétien étant, dès à présent, citoyen des cieux, doit désirer que ce qui pour lui est, déjà actuellement, vrai en esprit et en principe, le soit en réalité, c'est-à-dire qu'il soit réellement dans le ciel.

plus. » Il s'agit maintenant *d'une affaire personnelle* : « Ta maison. » Il s'était fort occupé jusqu'alors de la maison de Dieu, et cela de la manière la plus louable. Il avait eu vivement à cœur le bon état de son royaume, et certes avec raison; autrement, il eût été indigne de s'asseoir sur le trône de David. — Mais il y avait encore quelque chose de plus profond que tout cela à effectuer. Le Seigneur voulait s'approcher davantage encore de son serviteur. Il voulait traiter avec lui de *sa maison*. « Mets ta maison en ordre. » Parole des plus pénétrantes! Plus d'une fibre secrète dans le cœur, inaperçue au milieu du tumulte d'un service plein d'activité, devait vibrer à ces mots — plus d'un recoin caché de l'âme devait s'ouvrir et se dévoiler, après avoir été, peut-être, longtemps comme fermé par un effet même des rapports continuels avec les hommes. Auprès du lit de maladie d'Ézéchias, on se sent comme dans une atmosphère profondément solennelle, qui nous frappe d'autant plus que la transition est des plus soudaines. Un instant auparavant nous le contemplions au milieu de la victoire et du triomphe; maintenant nous le voyons « aux portes mêmes du sépulcre; » naguère il s'offrait à nos yeux dans le sanctuaire « élevant la tête par-dessus ses ennemis qui étaient à l'entour de lui; » un moment plus tard nous le voyons renversé par terre, et attendant le coup de l'ange de la mort : mais là comme ici nous reconnaissons le même Dieu. Dans le premier cas, il est vrai, c'est Dieu en grâce et en miséricorde; dans le dernier, c'est Dieu en sagesse et en fidélité; mais c'est toujours Dieu : et l'on sait à peine ce que l'on doit admirer le plus, de la grâce de ces paroles à Sanchérib : « La fille de Sion t'a méprisé, » — ou de la fidélité de ces mots adres-

pas moins, en un instant, balayés de dessus la face de la terre; car quand Jéhovah a déterminé d'intervenir en faveur de son peuple et en réponse à leurs prières, il ne tient compte de rien ni de personne. « Il a renversé Pharaon et son armée dans la mer Rouge; *parce que sa bonté demeure éternellement* » (Ps. cxxxvi, 45). Et il n'en est pas autrement aujourd'hui. Que la foi s'approche seulement du trône de la grâce, et il s'en suivra les plus étonnants résultats. « Si vous demandez *quelque chose* en mon nom, je le ferai. » Et encore : « Je vous dis que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour *quelque chose que ce soit* qu'ils demanderont, cela leur sera fait par mon Père qui est dans les cieux » (Matth. xviii, 19). Oh! combien peu nous avons l'idée de ce que notre Dieu ferait pour nous, si seulement nous l'honorions davantage! Nous sommes trop restreints dans nos pensées et trop formalistes dans nos prières. Trop souvent nous ressemblons au roi d'Israël qui « frappa trois fois contre terre, puis s'arrêta, » tandis qu'il aurait dû « frapper cinq ou six fois. » Il ne paraît pas avoir connu la signification et l'importance de l'acte de frapper, et l'on peut en dire autant de nous relativement à la prière. Glorifions donc le Seigneur, en le faisant prendre part à toutes nos difficultés et soyons assurés qu'il nous donnera de les surmonter toutes, quelles soient grandes ou petites : les plus grandes ne sont pas au-dessus de sa puissance — son amour s'abaissera jusqu'aux plus petites. « Le Seigneur est près. Ne vous inquiétez de rien; mais en toute chose faites connaître vos demandes à Dieu par la prière et la supplication, avec actions de grâces; et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. iv, 6, 7).

Quel bel exemple de ces saintes dispositions nous offre Ézéchias ! Son commandement au peuple était : « *Ne lui répondez pas.* » Et pourquoi ? Parce qu'il savait que *Jéhovah lui répondrait*. Et c'est ce que Jéhovah fit en effet, béni soit à jamais son grand Nom ! et cela de manière à prouver à Ézéchias qu'il n'avait rien perdu en se dévouant aux intérêts de la maison de Dieu. Jamais l'Éternel n'eût permis qu'on pût dire que le roi de Juda aurait dû fortifier son royaume contre les invasions de l'ennemi, plutôt que d'agir ou d'adorer dans le temple. Si Ézéchias avait montré de la sollicitude pour conserver à Jéhovah la place qu'il affectionnait entre les chérubins, Jéhovah lui faisait voir miséricordieusement que, même au point de vue politique, il ne s'était point trompé, car Dieu, dans une seule nuit, accomplissait ce que n'auraient pu faire les préparatifs militaires de toute une génération : « *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par dessus.* » Dieu ne sera jamais débiteur de personne ; mettons-nous seulement de cœur et d'âme à son œuvre et le résultat démontrera que nous avons agi d'après des principes vraiment bons. « *Éprouvez-moi en ceci, a dit l'Éternel des armées, si je ne vous ouvre les canaux des cieux, et si je ne répands sur vous la bénédiction de sorte que vous n'y pourrez point suffire* » (Mal. iii, 10). J'ai lieu de croire que plusieurs parmi nous se sentent humiliés, et à bon droit, en pensant à l'extrême importance que nous attachons à *nos propres affaires*, tandis que les intérêts de la maison de Dieu — de l'Église du Dieu vivant — attirent si peu notre attention. Le Seigneur nous rappelle souvent nos manquements à cet endroit, en nous faisant voir que, malgré tout notre zèle à tra-

est tombée ; *mais la parole de notre Dieu demeure éternellement.* » (Es. xl, 6-8).

Dans le chapitre xxxviii d'Ésaïe, nous voyons le roi Ézéchias extrêmement abaissé et abattu, — amené jusqu'aux « portes du sépulcre » — et cela non pas, comme précédemment, relativement à l'état et aux circonstances de son royaume, mais dans sa propre personne. Il doit, pour ainsi dire, sentir le souffle desséchant du roi des épouvantements, comme naguère il a essuyé les arrogantes menaces du roi d'Assyrie. Il est mis à même d'éprouver qu'il doit chercher un refuge en Dieu, non-seulement pour ce qui regarde *son royaume*, mais aussi pour ce qui le regarde *lui-même*. Ce fut pour lui un temps d'épreuve, mais aussi un temps salutaire. Il est aisé d'apercevoir la main d'un ami fidèle dans cette grave affliction. Ézéchias avait traversé bien des circonstances, dont l'ennemi eût pu facilement tirer parti pour l'enorgueillir. Une longue carrière de dévouement au service de Dieu — la glorieuse réformation dont il avait été l'instrument — l'influence bénie qu'il avait exercée sur les sacrificateurs et les Lévites, sur les hommes de Juda et d'Israël — et en dernier lieu, l'éclatante délivrance que l'Éternel des armées lui avait accordée, d'un ennemi des plus redoutables : tout cela était, certes, bien propre à exciter l'orgueil de son cœur ; et comme nous le verrons bientôt, Ézéchias n'en était pas à ignorer ce que c'est que l'orgueil. Eh bien ! n'avons-nous pas sujet d'admirer la fidélité de notre Dieu, quand, après avoir jeté un coup d'œil sur les brillantes scènes de la vie de cet homme pieux, nous prêtons l'oreille aux solennelles paroles par lesquelles s'ouvre ce chapitre : « *Ainsi a dit l'Éternel : Mets en ordre ta maison, car tu vas mourir, et tu ne vivras*

ce qu'on adore; et qui « s'enorgueillira, s'élèvera par-dessus tout dieu, profèrera des choses étranges contre le Dieu des dieux, et prospèrera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin » (comp. 2 Thess. ii, et Dan. xi, 16-45). De même, Ézéchias, couvert d'un sac peut être considéré comme un type du résidu fidèle aux derniers jours, criant à Dieu pour être délivré de la main du cruel et puissant oppresseur; lorsque l'Éternel « le mènera au désert et lui parlera selon son cœur, » et que, « la vierge, fille de Sion, hochera la tête après celui qui faisait trembler la terre et qui ébranlait les royaumes. » Alors, en effet, « les réchappés de la maison de Juda, les survivants pousseront des racines en bas et porteront du fruit en haut; car de Jérusalem il sortira un résidu, et de la montagne de Sion des réchappés; le zèle de l'Éternel des armées opérera ces choses » (Ésaïe xxxvii, 31, 32).

La considération des derniers temps d'Ézéchias, envisagés sous ce point de vue, augmente beaucoup pour nous l'intérêt de son histoire; car elle nous présente non-seulement de profonds principes moraux pour notre conduite de chaque jour, mais encore une importante esquisse prophétique de l'histoire d'Israël dans les derniers temps. Ah! qu'il nous soit donné d'aimer et d'apprécier toujours davantage les témoignages de notre Père céleste, et cela d'autant plus que nous comprenons la misérable instabilité de tous les événements d'ici-bas et de toutes les opinions humaines. « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce est comme la fleur d'un champ. L'herbe est séchée, et la fleur est tombée, parce que le vent de l'Éternel a soufflé dessus; vraiment le peuple est comme l'herbe. L'herbe est séchée et la fleur

vauiller pour le *moi*, nous n'atteignons pas notre but. « On regardait à beaucoup, et voici, tout est revenu à peu; et vous l'avez apporté à la maison, et j'ai soufflé dessus: Pourquoi? A cause de ma maison, dit l'Éternel des armées, laquelle demeure désolée, pendant que vous courez chacun à sa maison. A cause de cela, les cieux se sont fermés sur vous pour ne point donner la rosée et la terre a retenu son rapport » (Aggée, i, 9, 10). Le Seigneur agit ainsi avec son peuple d'après un principe de justice rétributive, exprimé dans ces paroles: « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi » (Gal. vi, 7).

Au reste, ce mode d'action n'a absolument rien à faire avec la parfaite acceptation du croyant, par grâce, non plus qu'avec sa position devant Dieu en grâce. Ceci, que le Seigneur en soit béni! est une affaire décidée et réglée, une fois pour toutes; rien ne peut la remettre en question: néanmoins, l'Apôtre, par le Saint-Esprit, nous enseigne que « celui qui sème chichement, moissonnera aussi chichement. » Et c'est là un principe d'une application bien étendue. Peu importe que nous l'appliquions à telle ou telle manière de semer; la grande affaire, c'est que nous sachions semer libéralement pour le Seigneur, sans cela il ne nous accordera pas une abondante moisson. Si nous ne laissons pas nos esprits et nos cœurs s'intéresser à l'Église — aux agneaux et aux brebis du troupeau de Christ, devons-nous être surpris que nos âmes demeurent dans un état de sécheresse et de pauvreté? Si nos esprits ne sont occupés que de nos propres affaires, de nos circonstances, de nos difficultés, de nos peines, de nos combats, devons-nous être surpris que souvent ces choses parviennent à accaparer toutes nos pensées? Si Ézéchias

n'avait songé qu'à bâtir « des châteaux et des tours » — s'il s'était uniquement appliqué à fortifier son royaume et à sauvegarder son trône, comment eût-il osé entrer dans la maison de l'Éternel pour y chercher du secours au moment du besoin ? Dans de telles circonstances, au lieu de la glorieuse réponse rappelée ci-dessus, n'eût-il pas pu s'attendre à en recevoir une dans ce sens : « Vas à tes châteaux et à tes tours, qu'ils te délivrent au temps de ta détresse, puisque tu y a mis ta confiance. » Mais tel ne fut pas le cas. Ézéchias avait pris soin de la maison de Jéhovah, et Jéhovah voulait prendre soin du royaume d'Ézéchias, car « Dieu n'est pas injuste pour oublier l'œuvre et le travail de l'amour. » Et il en est toujours de même. Que personne donc ne s'imagine que son âme puisse prospérer, s'il ne se dévoue pas aux intérêts de la maison de Dieu. Si nous voulons voir l'orgueilleux Assyrien abattu, il faut que nous vivions devant le Seigneur, davantage pour Lui ; il faut que nous soyons plus initiés à la jouissance intime de la présence de Dieu. Et cela, est-il besoin de le dire ? non pas dans l'intention de gagner quelque chose, mais par une consécration pure et positive au Seigneur, comme à Celui qui nous a tout donné, et qui, par sa souveraine grâce, nous a faits tout ce que nous sommes, tout ce que nous serons à jamais.

Tel a donc été, jusqu'ici, le bon roi Ézéchias. Nous l'avons vu comme un *sacrificateur* dans le sanctuaire, comme un *Lévite* au milieu de ses frères, et comme un *guerrier*, ayant affaire avec l'ennemi du dehors ; et, dans toutes ces positions, nous avons remarqué en lui la même piété aimable et attrayante. Il nous offre un exemple remarquable de la bénédiction attachée à l'homme qui commence, continue et

achève ses œuvres en Dieu. Il désirait remporter une glorieuse victoire sur son adversaire, mais il désirait y parvenir sans quitter sa douce retraite dans le sanctuaire. Il voulait faire du temple sa chambre de conseil, et c'était à genoux qu'il méditait ses dispositions militaires. Ainsi il vainquit — ainsi il remporta sans bruit une éclatante victoire. Le roi de Juda était sur ses deux genoux, tandis que le roi d'Assyrie allait être ramené en son pays avec une boucle en ses narines et un mors en sa bouche, comme une bête fauve ; frappant exemple de ce qui suit toujours l'orgueil. Et sa carrière ne se termina pas là. Quelque humiliant qu'il dût avoir été pour un conquérant aussi vain et aussi orgueilleux d'être obligé de battre en retraite, vaincu par il ne savait qui — par un homme couvert d'un sac — cependant quelque chose de pire encore l'attendait. Il s'imaginait naturellement trouver un asile assuré, au moins dans le temple de son dieu. Mais non ; il ne savait pas ce que c'était que se vêtir d'un sac en présence de Celui qui habitait entre les Chérubins ; aussi quel traitement reçut-il devant l'autel même de l'objet de son culte ? « Il arriva qu'étant prosterné dans la maison de Nisroc son dieu, Adrammélec et Saréetzer, ses fils, le tuèrent avec l'épée » (Ésaïe xxxvii, 38). Telle sera la fin de tous ceux qui s'élèvent contre le Seigneur et contre son peuple.

J'ai déjà fait observer que le prophète Ésaïe semble considérer la frappante histoire d'Ézéchias essentiellement sous son aspect moral et comme liée au futures destinées de la maison d'Israël. En l'envisageant de cette manière, nous pouvons voir en Sanchérib un type « du roi qui fera selon sa volonté, » qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de